

Beaumarchais

L'Autre Tartuffe

La Mère coupable

TV5MONDE

La télévision qui aime les livres

L'Autre Tartuffe

La Mère coupable

Apprenez et
enseignez

le
français

avec
TV5MONDE

The advertisement features three individuals: a man in a pink V-neck shirt in the foreground, a man in a grey sweater in the background, and a woman in a teal dress and glasses in the foreground. The background is a collage of TV5MONDE website elements, including the logo, navigation menus like 'AFRIQUE' and 'BUSINESS', and program titles such as 'ENSEIGNER LE FRANÇAIS AVEC TV5MONDE' and 'LANGUE FRANÇAISE'. Three speech bubbles are overlaid on the top, containing the text 'Apprenez et enseignez le français avec TV5MONDE'.

TV5MONDE, la chaîne qui donne envie
d'apprendre et enseigner le français

Pour les apprenants : apprendre.tv5monde.com
Pour les enseignants : enseigner.tv5monde.com

 www.facebook.com/tv5mondelanguefrancaise  EnseignerTV5 et ApprendreTV5

TV5MONDE

Beaumarchais

L'Autre Tartuffe

La Mère coupable

Avertissement

Cette Pièce n'aurait pas été imprimée, au moins dans ce moment, si de misérables Contrefacteurs n'en avaient pas annoncé une édition subreptice. Les amis de l'Auteur ont cru devoir la prévenir ; et pour épargner au Public une édition vicieuse, faite d'après une copie informe, ils ont pris sur eux d'en donner une correcte, et de la publier avant l'époque déterminée par l'Auteur lui-même. L'usage auquel il en destinait le produit a été pour eux une considération de plus, et en serait une nouvelle de poursuivre les Contrefacteurs avec la rigueur autorisée par la loi.

Il a fallu peu de travail pour mettre cette Pièce entièrement à l'ordre du jour. La manière connue de l'Auteur, trop hardie sous le règne du despotisme, respirait d'avance l'amour de la philosophie ; il avait pressenti le règne de la liberté : cependant le peu de mots qui auraient pu effaroucher des oreilles nouvellement républicaines, en ont été soigneusement retranchés ; et comme cet ouvrage contient une excellente leçon de mœurs, il ne pouvait être offert au Public dans un moment plus favorable que celui où notre Gouvernement s'établit sur les bases de la vertu.

Personnages

ALMAVIVA, d'une famille noble, mais sans orgueil.

M^{me} ALMAVIVA, très malheureuse, et d'une piété angélique.

LÉON, leur fils, jeune homme épris de la liberté, comme toutes les âmes ardentes et neuves.

FLORESTINE, pupille et filleule d'Almaviva, jeune personne d'une grande sensibilité.

BÉGEARSS, Irlandais, Major d'infanterie espagnole, ancien secrétaire d'Almaviva, homme très profond, et grand machinateur d'intrigues, fomentant le trouble avec art.

FIGARO, valet de chambre, chirurgien et homme de confiance d'Almaviva, homme formé par l'expérience du monde et des événements.

SUZANNE, première Camariste de madame Almaviva, épouse de Figaro, excellente femme, bien attachée à sa Maîtresse, et revenue des illusions du monde.

M. FAL, Notaire d'Almaviva, homme exact et très honnête.

GUILLAUME, Allemand, valet de M. Bégearss, homme trop simple pour un tel Maître.

*La scène est à Paris, dans la maison occupée
par la famille d'Almaviva, vers la fin de 1790.*

Acte premier

Le Théâtre représente un Salon fort orné.

Scène première

SUZANNE seule, tenant des fleurs
obscurcs dont elle fait un bouquet.

Que Madame s'éveille et sonne, mon triste ouvrage est achevé. Elle s'assied avec abandon. À peine il est neuf heures, et je me sens déjà d'une fatigue... Son dernier ordre, en la couchant, m'a gâté ma nuit toute entière. « *Demain, Suzanne, au point du jour, fais apporter beaucoup de fleurs, et garnis-en mes cabinets. – Au portier ; que de la journée il n'entre personne pour moi. – Tu me formeras un bouquet de fleurs noires et rouge foncé ; un seul œillet blanc au milieu.* »

Le voilà. – Pauvre Maîtresse ! Elle pleurait !... Pour qui ce méange d'apprêts ?... Eeh ! si nous étions en Espagne, ce serait aujourd'hui la fête de son fils Léon... Avec mystère. et d'un autre homme qui n'est plus ! Elle regarde les fleurs. Les couleurs du sang et du deuil ! Elle soupire. Ce cœur blessé ne guérira jamais ! – Attachons-le d'un crêpe noir, puisque c'est là sa triste fantaisie. Elle attache le bouquet.

Scène II

Suzanne, Figaro regardant avec mystère.
Cette Scène doit marcher très chaudement.

SUZANNE

Entre donc, Figaro ! tu prends l'air d'un amant en bonne fortune
chez ta femme !

FIGARO

Peut-on vous parler librement ?

SUZANNE

Oui, si la porte reste ouverte.

FIGARO

Eh ! pourquoi cette précaution ?

SUZANNE

C'est que l'homme dont il s'agit peut entrer d'un moment à
l'autre.

FIGARO

Honoré Tartuffe Bégearss ?

SUZANNE

Et c'est un rendez-vous donné. – Ne t'accoutumes donc pas à
charger son nom d'épithètes : cela peut se redire et nuire à tes
projets.

FIGARO

Il s'appelle *Honoré* !

SUZANNE

Mais non pas Tartuffe.

FIGARO

Morbleu !

SUZANNE

Tu as le ton bien soucieux !

FIGARO

Furieux. *Elle se lève.* Est-ce là notre convention ?

SUZANNE

Non, mais je crois qu'il se méfie de moi ; il ne me dit plus rien. J'ai peur, en vérité, qu'il ne nous croie raccommodés.

FIGARO

Feignons toujours d'être brouillés.

SUZANNE

Mais, qu'as-tu donc appris qui te donne une telle humeur ?

FIGARO

Recordons-nous d'abord sur les principes. Depuis que nous sommes à Paris, et que M. Almaviva... (il faut bien lui donner son nom, puisqu'il ne souffre plus qu'on l'appelle Monseigneur.)

SUZANNE *avec humeur.*

C'est beau ! et Madame sort sans livrée ! Nous avons l'air de tout le monde !

FIGARO

Aimeriez-vous mieux n'avoir l'air de personne ? – Depuis, dis-je, qu'il a perdu, par une querelle de jeu, son libertin de fils aîné, tu sais comment tout a changé pour nous ; comme l'humeur d'Almaviva est devenue sombre et terrible...

SUZANNE

Tu n'es pas mal bourru non plus !

FIGARO

Comme son autre fils paraît lui devenir odieux...

SUZANNE

Que trop !

FIGARO

Comme sa femme est malheureuse...

SUZANNE

C'est un grand crime qu'il commet.

FIGARO

Comme il redouble de tendresse pour sa pupille Florestine ;
comme il fait surtout des efforts pour dénaturer sa fortune...

SUZANNE

Sais-tu, mon pauvre Figaro, que tu commences à radoter ? Si je
sais tout cela, qu'est-il besoin de me le dire ?

FIGARO

Encore faut-il bien s'expliquer pour s'assurer que l'on s'entend.
N'est-il pas avéré pour nous que cet astucieux Irlandais, le
fléau de cette famille, après avoir chiffré comme secrétaire,
quelques ambassades auprès d'Almaviva, s'est emparé de leurs
secrets à tous ; que ce profond machinateur a su les entraîner
de l'indolente Espagne en ce pays, remué de fond en comble,
espérant y mieux profiter de la désunion où ils vivent, pour
séparer le mari de la femme, épouser la jeune pupille, et envahir
les biens d'une maison qui se délabre ?

SUZANNE

Enfin, moi ! que puis-je à cela ?

FIGARO

Ne jamais le perdre de vue ; me mettre au cours de ses
démarches.

SUZANNE

Mais, je te rends tout ce qu'il dit.

FIGARO

Oh ! ce qu'il dit n'est que ce qu'il veut dire : mais, saisir
en parlant les mots qui lui échappent, le moindre geste, un
mouvement ; c'est là qu'est le secret de l'âme. Il se trame ici

quelque horreur : il faut qu'il s'en croie assuré ; car je lui trouve un air... plus faux, plus perfide et plus fat ; cet air des sots de ce pays, triomphant avant le succès ! Ne peux-tu être aussi perfide que lui ? l'amadouer, le bercer d'espoir ? quoi qu'il demande, ne le pas refuser ?

SUZANNE

C'est beaucoup !

FIGARO

Tout est bien, et tout marche au but, si j'en suis promptement instruit.

SUZANNE

Et si j'en instruis ma maîtresse ?

FIGARO

Il n'est pas temps encore ; ils sont tous subjugués par lui. On ne te croirait pas ; tu nous perdrais sans les sauver. Suis-le partout, comme son ombre... et moi je l'épie au-dehors...

SUZANNE

Mon ami, je t'ai dit qu'il se défie de moi ; et s'il nous surprenait ensemble... Le voilà qui descend... Ferme !... Ayons l'air de quereller bien fort.

Elle pose le bouquet sur la table.

FIGARO, *élevant la voix.*

Moi, je ne le veux pas. Que je t'y prenne une autre fois !...

SUZANNE, *élevant la voix.*

Certes !... oui, je te crains beaucoup !

FIGARO, *feignant de lui donner un soufflet.*

Ah !... tu me crains !... Tiens, insolente.

SUZANNE, *feignant de l'avoir reçu.*

Des coups à moi ! chez ma maîtresse !

Scène III

Le major Bégearss, Figaro, Suzanne

BÉGEARSS *en uniforme, un crêpe noué au bras.*

Eh ! mais quel bruit ! Depuis une heure j'entends disputer de chez moi...

FIGARO, *à part.*

Depuis une heure.

BÉGEARSS

Je sors ; je trouve une femme éplorée...

SUZANNE, *feignant de pleurer.*

Le malheureux lève la main sur moi !

BÉGEARSS

Ah l'horreur ! Monsieur Figaro ! un garant homme a-t-il jamais frappé une personne de l'autre sexe ?

FIGARO, *brusquement.*

Eh moi bleu ! Monsieur, laissez-nous ! Je ne suis point *un galant homme* ; et cette femme n'est point *une personne de l'autre sexe* : elle est ma femme ; une insolente qui se mêle dans des intrigues, et qui croit pouvoir me braver, parce qu'elle a ici des gens qui la soutiennent. Oh ! j'entends la morigéner...

BÉGEARSS

Est-on brutal à cet excès ?

FIGARO

Monsieur, si je prends un arbitre de mes procédés envers elle, ce sera moins vous que tout autre ; et vous savez trop bien pourquoi !

BÉGEARSS

Vous me manquez, Monsieur ! je vais m'en plaindre à votre maître.

FIGARO, *raillant*.
Vous manquer ! moi ! c'est impossible.

Il sort.

Scène IV

BÉGEARSS, SUZANNE

BÉGEARSS

Mon enfant, je n'en reviens point ! Quel est donc le sujet de son emportement ?

SUZANNE

Il m'est venu chercher querelle ; il m'a dit cent horreurs de vous. Il me défendait de vous voir, de jamais oser vous parler. J'ai pris votre parti ; la dispute s'est échauffée ; elle a fini par un soufflet... Voilà le premier de sa vie : mais moi, je veux me séparer. Vous l'avez vu...

BÉGEARSS

Laissons cela. – Quelque léger nuage altérerait ma confiance en toi ; mais ce débat l'a dissipé.

SUZANNE

Sont-ce là vos consolations ?

BÉGEARSS

Vas ! c'est moi qui t'en vengerai. Il est bien temps que je m'acquitte envers toi, ma pauvre Suzanne ! Pour commencer, apprends un grand secret... Mais, sommes-nous bien sûrs que la porte est fermée ? **Suzanne y va voir. Il dit à part** : Ah ! si je puis avoir seulement trois minutes l'écrin au double fond que j'ai fait faire à sa maîtresse, où sont ces importantes lettres...

SUZANNE **revient.**

Eh bien ! ce grand secret ?

BÉGEARSS

Sers ton ami ; ton sort devient superbe. J'épouse Florestine ; c'est un point arrêté : son père le veut absolument.

SUZANNE

Qui, son père ?

BÉGEARSS, *en riant.*

Eh, d'où sors-tu donc ? Règle certaine, mon enfant : lorsque telle orpheline arrive chez quelqu'un, comme pupille, ou bien comme filleule, elle est toujours la fille du mari. *D'un ton sérieux.* Bref, je puis l'épouser... si tu me la rends favorable.

SUZANNE

Oh ! mais *Léon* en est très amoureux !

BÉGEARSS, *froidement.*

Leur fils... je l'en détacherai.

SUZANNE, *étonnée.*

Ha !... Elle aussi, elle est fort éprise !

BÉGEARSS

De lui ?

SUZANNE

Oui.

BÉGEARSS, *froidement.*

Je l'en guérirai.

SUZANNE, *plus surprise.*

Ha ! ha ! Madame, qui le sait, donne les mains à leur union !

BÉGEARSS, *froidement.*

Nous la ferons changer d'avis.

SUZANNE, *stupéfaite.*

Aussi ! Mais Figaro, si je le vois bien, est le confident du jeune homme.

BÉGEARSS

C'est le moindre de mes soucis. Ne serais-tu pas aise d'en être délivrée ?

SUZANNE

S'il ne lui arrive aucun mal.

BÉGEARSS

Fi donc ! la seule idée flétrit l'austère probité. Mieux instruits sur leurs intérêts, ce sont eux-mêmes qui changeront d'avis.

SUZANNE, *incrédule*.

Si vous faites cela, Monsieur...

BÉGEARSS, *appuyant*.

Je le ferai. – Tu sens que l'amour n'est pour rien dans un pareil arrangement. *L'air caressant*. Je n'ai jamais vraiment aimé que toi.

SUZANNE

Ah ! si Madame avait voulu...

BÉGEARSS

Je l'aurais consolée, sans doute ; mais elle a dédaigné mes vœux... Suivant le plan d'Almaviva, sa femme va au couvent.

SUZANNE, *vivement*.

Je ne me prête à rien contre elle.

BÉGEARSS

Que diable ! il la sert dans ses goûts. Je t'entends toujours dire : Ah ! t'es un ange sur la terre !

SUZANNE, *en colère*.

Eh bien ! faut-il la tourmenter ?

BÉGEARSS, *riant*.

Non, mais du moins la rapprocher de ce ciel, la patrie des anges, dont elle est un moment tombée... Et puisque dans ces nouvelles et merveilleuses lois le divorce s'est établi...

SUZANNE, *vivement*.

Il divorcerait !

BÉGEARSS

S'il peut.

SUZANNE, **en colère.**

Ah les scélérats d'hommes ! quand on les étranglerait tous !...

BÉGEARSS

J'aime à croire que tu m'en exceptes ?

SUZANNE

Ma foi, pas trop.

BÉGEARSS, **riant.**

J'adore ta franche colère : elle met à jour ton bon cœur. Quant au jeune amoureux, il le destine à voyager... longtemps. – Le Figaro, homme expérimenté, sera son discret conducteur. **Il lui prend la main.** Et voici ce qui nous concerne : Almaviva, Florestine et moi, habiterons le même hôtel ; et la chère *Suzanne*, à nous, chargée de toute la confiance, sera notre surintendant, commandera la domesticité, aura la grande main surtout. Plus de mari, plus de soufflets, plus de brutal contradicteur : des jours filés d'or et de soie, et la vie la plus fortunée !...

SUZANNE

À vos cajoleries, je vois que vous voulez que je vous serve auprès de Florestine ?

BÉGEARSS

À dire vrai, j'ai compté sur tes soins... Tu fus toujours une excellente femme ! J'ai tout le reste dans ma main ; ce point seul est entre les tiennes, **Vivement.** Par exemple, aujourd'hui, tu peux nous rendre un signalé service...

SUZANNE. **l'examine.**

BÉGEARSS. **se reprend.**

Je dis un *signalé*, par l'importance qu'il y met : **Froidement.** car, ma foi, c'est bien peu de chose. Almaviva aurait la fantaisie... de donner à sa fille, en signant le contrat, une parure absolument semblable aux diamants de la Comtesse. Il ne voudrait pas qu'on le sût.

SUZANNE

Ha ! ha !...

BÉGEARSS

Ce *n'est* pas trop mal vu : de beaux diamants terminent bien des choses ! Peut-être il va te demander d'apporter l'écrin de sa femme, pour en confronter les dessins avec ceux de son joaillier. Tiens, vois-tu ! le voici qui vient.

Scène V

Almaviva, Suzanne, Bégearss.

ALMAVIVA

Monsieur Bégearss, je vous cherchais.

BÉGEARSS

Avant d'entrer chez vous, Monsieur, je venais prévenir Suzanne que vous avez dessein de lui demander cet écriin...

SUZANNE

Au moins, Monseigneur, vous sentez...

ALMAVIVA

Eh ! laisse-là ton Monseigneur. N'ai-je pas ordonné, en passant dans ce pays-ci...

SUZANNE

Il semble que cela nous amoindrit.

ALMAVIVA

C'est que tu t'entends mieux en vanité qu'en vraie fierté.

SUZANNE

Eh bien ! Monsieur, du moins vous me donnez votre parole...

ALMAVIVA, *fièrement.*

Depuis quand suis-je méconnu ?

SUZANNE

Je vais donc vous l'aller chercher. *À part.* Dame ! Figaro m'a dit de ne rien refuser...

Scène VI

ALMAVIVA, BÉGEARSS.

ALMAVIVA

J'ai tranché sur le point qui paraissait l'inquiéter.

BÉGEARSS

Il en est un, Monsieur, qui m'inquiète beaucoup plus. Je vous trouve un air accablé...

ALMAVIVA

Te le dirai-je, ami ? La perte de mon fils me semblait le plus grand malheur. Un chagrin plus poignant fait saigner ma blessure et rend ma vie insupportable.

BÉGEARSS

Si vous ne m'aviez pas interdit de vous contrarier là-dessus, je vous dirais que votre second fils...

ALMAVIVA, *vivement*.

Mon second fils ! je n'en ai point.

BÉGEARSS

Calmez-vous, Monsieur : raisonnons. La perte d'un enfant chéri peut vous rendre injuste envers l'autre, envers votre épouse, envers vous. Est-ce donc sur des conjectures qu'il faut juger de pareils faits ?

ALMAVIVA

Des conjectures ! Ah, j'en suis trop certain ! mon grand chagrin est de manquer de preuves. – Tant que mon pauvre fils vécut, j'y mettais fort peu d'importance : héritier de mon nom, de mes places, de ma fortune... que me faisait cet autre individu ? Mon froid dédain, un nom de terre, une pension, m'auraient vengé de sa mère et de lui. Mais conçois-tu mon désespoir, en perdant un fils adoré, devoir un étranger succéder à ce rang, à ces titres ; et pour irriter ma douleur, venir tous les jours me donner le nom odieux de son père ?

BÉGEARSS

Monsieur, je crains de vous aigrir, en cherchant à vous apaiser.
Mais la vertu de votre épouse...

ALMAVIVA, *avec colère.*

Ah ! ce n'est qu'un crime de plus. Couvrir d'une vie exemplaire, un affront tel que celui-là ! commander vingt ans par ses mœurs, et la piété la plus sévère, l'estime et le respect du monde, et verser sur moi seul, par cette conduite affectée, tous les torts qu'entraîne après soi ma prétendue bizarrerie ! Ma haine pour eux s'en augmente.

BÉGEARSS

Que vouliez donc qu'elle fit, même en la supposant coupable ? Est-il au monde quelque faute qu'un repentir de vingt années ne doive effacer à la fin ? Fûtes-vous sans reproche, vous-même ? et cette jeune Florestine, que vous nommez votre pupille, et qui vous touche de plus près...

ALMAVIVA

Qu'elle assure donc ma vengeance ! je dénaturerai mes biens, et lui ferai tout passer. Déjà trois millions d'or, arrivés de la *Vera Crux*, vont lui servir de dot ; et c'est à toi que je les donne. Aide-moi seulement à jeter sur ce don un voile impénétrable. En acceptant mon portefeuille, et te présentant comme époux, suppose un héritage, un legs de quelque parent éloigné...

BÉGEARSS, *montrant le crêpe de son bras.*

Voyez que, pour vous obéir, je me suis déjà mis en deuil.

ALMAVIVA

Quand j'aurai l'agrément de ma cour, pour l'échange entamé de toutes mes terres d'Espagne, contre des biens dans ce pays, je trouverai moyen de vous en assurer la possession à tous deux.

BÉGEARSS, *vivement.*

Et moi, je n'en veux point. Croyez-vous que sur des soupçons... peut-être encore très peu fondés, j'irai me rendre le complice de la spoliation entière de l'héritier de votre nom, d'un jeune homme plein de mérite ? car il faut avouer qu'il en a...

ALMAVIVA, *impatié.*

Plus que mon fils, voulez-vous dire ? Chacun le pense comme vous ; cela m'irrite contre lui.

BÉGEARSS

Si votre pupille m'accepte, et si, sur vos grands biens, vous prélevez, pour la doter, ces trois millions d'or du Mexique, je ne supporte point l'idée d'en devenir propriétaire, et ne les recevrai qu'autant que le contrat en contiendra la donation, que mon amour sera censé lui faire.

ALMAVIVA *le serre dans ses bras.*

Loyal et franc ami ! quel époux je donne à ma fille !...

Scène VII

Suzanne, Almaviva, Bégearss.

SUZANNE

Monsieur, voilà le coffre aux diamants : ne le gardez pas trop long temps ; que je puisse le remettre en place avant qu'il soit jour chez Madame.

ALMAVIVA

Suzanne, en t'en allant, défends qu'on entre, à moins que je ne sonne.

SUZANNE, *à part.*

Avertissons Figaro de ceci.

Scène VIII

Almaviva, Bégearss.

BÉGEARSS

Quel est votre projet sur l'examen de cet écrivain ?

ALMAVIVA **tire un bracelet de sa poche.**

Je ne veux plus te déguiser tous les détails de mon affront : écoute. Un certain Léon d'Astorga, qui fut jadis mon page, et que l'on nommait Chérubin...

BÉGEARSS

Je l'ai connu : nous servions dans le régiment, dont je vous dois d'être major : mais il y a vingt ans qu'il n'est plus.

ALMAVIVA

C'est ce qui fonde mon soupçon. Il eut l'audace de l'aimer. Je la crus éprise de lui ; je l'éloignai d'Andalousie, par un emploi dans ma légion. Un an après la naissance du fils... qu'un combat détesté m'enlève, **Il met la main à ses yeux.** lorsque je m'embarquai pour aller commander au Mexique : au lieu de rester à Madrid ou dans mon palais à Séville, ou d'habiter Aguas-Frescas, qui est un superbe séjour ; quelle retraite, ami, crois-tu que ma femme choisit ? Le vilain château d'Astorga, chef-lieu d'une méchante terre que j'avais achetée des parents de ce page. C'est là qu'elle a voulu passer les trois années de mon absence ; qu'elle y a mis au monde... (après neuf ou dix mois, que sais-je ?) ce misérable enfant qui porte les traits d'un perfide. Jadis, lorsque l'on m'avait peint pour le bracelet qu'elle porte, le peintre ayant trouvé ce page fort joli, désira d'en faire une étude : c'est un des beaux tableaux de mon cabinet...

BÉGEARSS

Oui... **Il baisse les yeux.** à telles enseignes que votre épouse...

ALMAVIVA, **vivement.**

Ne veut jamais le regarder. Eh bien ! sur ce portrait j'ai fait faire celui-ci dans ce bracelet, pareil en tout au sien, fait par le même

joaillier qui monta tous ses diamants ; je vais le substituer à la place du mien. Si elle en garde le silence, vous sentez que ma preuve est faite. Sous quelque forme qu'elle en parle, une explication sévère éclaircit ma honte à l'instant.

BÉGEARSS

Si vous demandez mon avis, Monsieur, je blâme un tel projet.

ALMAVIVA

Pourquoi ?

BÉGEARSS

L'honneur répugne à de pareils moyens. Si quelque hasard, heureux ou malheureux, vous eût présenté certains faits, je vous excuserais de les approfondir. Mais tendre un piège ! des surprises ! Eh ! quel homme un peu délicat voudrait prendre un tel avantage sur son plus mortel ennemi ?

ALMAVIVA

Il est trop tard pour reculer : le bracelet est fait ; le portrait du page est dedans...

BÉGEARSS *prend l'écrin.*

Monsieur, au nom du véritable honneur !...

ALMAVIVA *a enlevé le bracelet de l'écrin.*

Ah ! mon cher portrait, je te tiens ! j'aurai du moins la joie d'en orner le bras de ma fille, cent fois plus digne de le porter !...

Il y substitue l'autre.

BÉGEARSS. *feint de s'y opposer ; ils tirent chacun l'écrin de leur côté. Bégearss fait ouvrir adroitement le double fond, et dit avec colère :*

Ah ! voilà la boîte brisée !

ALMAVIVA *regarde.*

Non, ce n'est qu'un secret que le débat a fait ouvrir. Ce double fond renferme des papiers.

BÉGEARSS *s'y opposant.*

Je me flatte, Monsieur, que vous n'abuserez point...

ALMAVIVA, *impatient.*

« Si quelque heureux hasard vous eût présenté certains faits, me disais-tu dans le moment, je vous excuserais de les approfondir. » Le hasard, me les offre, et je vais suivre ton conseil.

Il arrache les papiers.

BÉGEARSS *avec chaleur.*

Pour l'espoir de ma vie entière, je ne voudrais pas devenir complice d'un tel attentat ! Remettez ces papiers, Monsieur ; ou souffrez que je me retire.

Il s'éloigne.

ALMAVIVA *tient les papiers,
et lit le premier qui se présente.*

BÉGEARSS *le regarde en dessous,
et s'applaudit secrètement.*

ALMAVIVA, *avec fureur.*

Je n'en veux pas apprendre davantage : renferme tous les autres, et moi je garde celui-ci.

BÉGEARSS

Non, quel qu'il soit, vous avez trop d'honneur pour commettre une...

ALMAVIVA, *fièrement.*

Une... Achevez ; tranchez le mot, je puis l'entendre.

BÉGEARSS *se courbant.*

Pardon, Monsieur, mon bienfaiteur, et n'imputez qu'à ma douleur l'indécence de mon reproche.

ALMAVIVA

Loin de t'en savoir mauvais gré, je l'on estime davantage. *Il se jette sur un fauteuil.* Ah ! perfide Rosine ! car, malgré mes légèretés, elle est la seule pour qui j'aye éprouvé... J'ai subjugué les autres femmes. Ah ! je sens, à ma rage, combien cette indigne passion !... Je me déteste de l'aimer.

BÉGEARSS

Au nom de Dieu, Monsieur, remettez ce fatal papier.

Scène IX

Figaro, Almaviva, Bégearss.

ALMAVIVA *se lève.*

Homme importun, que voulez-vous ?

FIGARO

J'entre, parce qu'on a sonné.

ALMAVIVA *en colère.*

J'ai sonné ? Valet curieux !...

FIGARO

Interrogez le joaillier, qui l'a entendu comme moi.

ALMAVIVA

Mon joaillier ! que me veut-il ?

FIGARO

Il dit qu'il a un rendez-vous, pour un bracelet qu'il a fait.

BÉGEARSS, *s'apercevant qu'il cherche à voir l'écrin fait ce qu'il peut pour le masquer.*

Ah !... qu'il revienne un autre jour.

FIGARO, *avec malice.*

Mais pendant que Monsieur a l'écrin de Madame ouvert, il serait peut-être à propos...

ALMAVIVA *en colère.*

Monsieur l'inquisiteur ! partez, et s'il vous échappe un seul mot...

FIGARO

Un seul mot ? j'aurais trop à dire. Je ne veux rien faire à demi.

Il examine l'écrin, le papier que tient Almaviva, lance un coup d'œil fier à Bégearss, et sort.

Scène X

Bégearss, Almaviva.

LE COMTE

Refermons ce perfide écrin. J'ai la preuve que je cherchais. Je la tiens, j'en suis désolé ! pourquoi l'ai-je trouvée ? ah Dieux ! lisez, lisez, Monsieur Bégearss.

BÉGEARSS *refusant le papier.*

Entrer dans de pareils secrets ! Dieu, préserve qu'on m'en accuse !

LE COMTE

Quelle est donc la sèche amitié qui repousse mes confidences ! Je vois qu'on n'est compatissant que pour les maux qu'on éprouve soi-même.

BÉGEARSS

Quoi ? pour refuser ce papier !... *vivement* Serrez-le donc, voici Suzanne, *il referme vite le secret de l'écrin.*

Le Comte met la lettre dans sa veste sur sa poitrine.

Scène XI

Suzanne, Almaviva, Bégearss.

LE COMTE *est accablé.*

SUZANNE *accourt.*

L'écrin, l'écrin ! Madame sonne.

BÉGEARSS *le lui donne.*

Suzanne, vous voyez que tout y est en bon état.

SUZANNE

Qu'a donc Monsieur ? il est troublé !

BÉGEARSS

Ce n'est rien qu'un peu de colère contre votre Indiscret mari,
qui est entré malgré ses ordres.

SUZANNE, *finement.*

Je l'avais dit pourtant de manière à être entendue !

Elle sort.

Scène XII

Léon, Almaviva, Bégearss.

ALMAVIVA veut sortir ; il voit entrer Léon.

Voici l'autre !

LÉON timidement veut embrasser Almaviva.

Mon père ! agréez mon respect ; avez-vous bien passé la nuit ?

ALMAVIVA. sèchement le repousse.

Où fûtes-vous, Monsieur, hier au soir ?

LÉON

Mon père, on me mena dans un club très fameux.

ALMAVIVA

Où vous fîtes une lecture ?

LÉON

On m'invita d'y lire un essai que j'ai fait sur l'abus des vœux monastiques, et le droit de s'en relever.

ALMAVIVA amèrement.

Les vœux des chevaliers en sont !

BÉGEARSS

Qui fut, dit-on, très applaudi.

LÉON

Monsieur, on a montré quelque indulgence pour mon âge.

ALMAVIVA

Donc, au lieu de vous préparer à partir pour vos caravanes, à bien mériter de votre ordre, vous vous faites des ennemis ! Vous allez composant, écrivant sur le ton du jour ; lisant des pamphlets dans les clubs ! Bientôt on ne distinguera plus un gentilhomme d'un savant !

LÉON, *timidement.*

Mon père, on en distinguera mieux un ignorant d'un homme instruit, et l'homme libre, de l'esclave.

ALMAVIVA

Discours d'enthousiaste ! on voit où vous en voulez venir, et pour quel parti vous penchez !

Il veut sortir.

LÉON

Mon père !...

ALMAVIVA, *dédaigneux.*

Laissez à l'artisan des villes ses locutions triviales ! les gens de notre état ont un langage plus élevé. Qui est-ce qui dit mon père à la cour ! Monsieur ! appelez-moi Monsieur... Son père ! *Il sort, Léon le suit. Il regarde Bégearss qui fait un geste de compassion.* Allons, Monsieur Bégearss, allons.

Il sort.

Acte II

Le Théâtre représente la bibliothèque d'Almaviva.

Scène première

ALMAVIVA

Puisqu'enfin je suis seul, lisons cet étonnant écrit, qu'un hasard presque inconcevable a fait tomber entre mes mains. **Il tire de son sein la lettre de l'écrin, et la lit, en pesant sur tous les mots.** « Malheureux insensé ! notre sort est rempli. La surprise nocturne que vous avez osé me faire dans un château où vous fûtes élevé, dont vous connaissiez les détours ; la violence qui s'en est suivie ; enfin votre crime, le mien... le mien... reçoit sa juste punition. Aujourd'hui, jour de S. Léon, patron de ce lieu et le vôtre, je viens de mettre au monde un fils, mon opprobre et mon désespoir. Grâce à de tristes précautions, l'honneur est sauf ; mais la vertu n'est plus. Condamnée désormais à des larmes intarissables, je sens qu'elles n'effaceront point un crime... dont l'effet reste subsistant. Ne me voyez jamais ; c'est l'ordre irrévocable de la misérable Rosine, qui n'ose plus signer un autre nom. » **Il porte ses mains avec sa lettre à son front, et se promène....** Qui n'ose plus signer un autre nom !... Ah Rosine ! Rosine ! où est le temps... mais tu t'es avilie !... **Il s'agite** Ce n'est point là l'écrit d'une méchante femme ! Un misérable corrupteur !... Mais voyons sa réponse écrite sur la même lettre **Il lit** « Puisque je ne dois plus vous voir, la vie m'est odieuse, et je vais la perdre avec joie dans la vive attaque d'un fort où je ne suis point commandé. »

« Je vous renvoie tous vos reproches ; le portrait que j'ai fait de vous, et la boucle de cheveux que je vous dérobaï. L'ami qui vous rendra ceci, quand je ne serai plus, est sûr. Il a vu tout mon désespoir. Si la mort d'un infortuné vous inspirait un reste de pitié ; parmi les noms qu'on va donner à l'héritier... d'un autre plus heureux !... puis-je espérer que le nom de *Léon*... vous

rappellera quelquefois le souvenir du malheureux qui expira en vous adorant ! et signe pour la dernière fois : *Chérubin-Léon d'Astorga !* »

Puis, en caractères sanglants !... « Blessé à mort, je rouvre cette lettre, et vous écris avec mon sang ce douloureux, cet éternel adieu. Souvenez-vous »...

Le reste est effacé par des larmes... **Il s'agite**, Ce n'est point la non plus l'écrit d'un méchant homme ! Un malheureux égarement... **Il s'assied, et reste absorbé**. Je me sens déchiré !

Scène II

Bégearss, Almaviva.

BÉGEARSS, en entrant s'arrête, le
regarde, et se mord le doigt avec mystère.

ALMAVIVA

Ah ! mon cher ami, venez donc !... vous me voyez dans un accablement...

BÉGEARSS

Très effrayant, Monsieur ; je n'osais avancer...

ALMAVIVA

Je viens de lire cet écrit ! Non, ce n'était point là des ingrats, ni des monstres ; mais de malheureux insensés, comme ils se le disent eux-mêmes.

BÉGEARSS

Je l'ai présumé comme vous.

ALMAVIVA se lève et se promène.

Les misérables femmes ! en se laissant séduire, ne savent guères les maux qu'elles appréhendent... Elles vont, elles vont... les affronts s'accumulent... et le monde injuste et léger accuse un père qui se tait, qui dévore en secret ses peines !... on le taxe de dureté pour les sentiments qu'il refuse au fruit d'un coupable adultère !... Nos désordres à nous, ne leur enlèvent presque rien ; ne peuvent du moins leur ravir la certitude d'être mères, ce bien inestimable de la maternité ! tandis que leur moindre caprice, un goût, l'étourderie la plus légère, détruit dans l'homme le bonheur... le bonheur de toute sa vie ; la sécurité d'être père – Ah ! ce n'est point légèrement qu'on a donné tant d'importance à la fidélité des femmes ! Le bien, le mal de la société, sont attachés à leur conduite ; le paradis, ou l'enfer des familles, dépend à tout jamais de l'opinion qu'elles ont donnée d'elles.

BÉGEARSS

Calmez-vous ; voici votre fille.

Scène III

Florestine, Almaviva, Bégearss.

FLORESTINE, **un bouquet au côté.**

On vous disait, Monsieur, si occupé, que je n'ai pas osé vous fatiguer de mon respect.

ALMAVIVA

Occupé de toi, mon enfant ! ma fille ; ah ! je me plais à te donner ce nom ; car j'ai pris soin de ton enfance. Le mari de ta mère était fort dérangé. En mourant il ne laissa rien. Elle-même, en quittant la vie, t'a recommandée à mes soins. Je lui engageai ma parole ; je la tiendrai, ma fille, en te donnant un noble époux. Je te parle avec liberté devant cet ami qui nous aime. Regarde autour de toi ; choisis ; ne trouves-tu personne ici digne de posséder ton cœur ?

FLORESTINE, **lui baisant la main.**

Vous l'avez tout entier, Monsieur ! et si je me vois consultée, je répondrai que mon bonheur est de ne point changer d'état. Monsieur votre fils en se mariant... (car, sans doute, vous lui ferez prendre aujourd'hui ce parti) Monsieur votre fils, en se mariant, peut se séparer de son père. Ah, permettez que ce soit moi qui prenne soin de vos vieux jours ! c'est un devoir, Monsieur, que je remplirai avec joie.

BÉGEARSS

Elle est digne, en honneur, de votre confiance entière... Mademoiselle, embrassez ce bon, ce tendre protecteur. Vous lui devez plus que vous ne pensez. Sa tutelle n'est qu'un devoir ; il fut l'ami... l'ami secret de votre mère... **Elle le regarde avec surprise.** Et, pour tout dire en un seul mot, Enfant ! vous lui appartenez.

FLORESTINE **se jette à genoux.**

Ah ! je démêle maintenant la cause des élans si vifs qui portaient mon âme vers lui... Monsieur !...

ALMAVIVA la relève.

Laisse, laisse *Monsieur*, réservé pour l'indifférence : on ne sera point étonné qu'un enfant si reconnaissant me donne un nom plus doux : appelle-moi ton père. Tu feras mon bonheur, et comme fille, et comme épouse d'un excellent sujet auquel je veux t'unir ; qui possède déjà une assez grande fortune, que l'avenir doit agrandir encore. Lève les yeux autour de toi ; ton époux est dans ma maison...

Scène IV

Figaro, M^{me} Almaviva,
Almaviva, Florestine, Bégearss.

FIGARO, *annonçant.*

Madame Almaviva.

BÉGEARSS *jette un regard furieux sur Figaro.*

À part. Au diable le faquin !

FLORESTINE *se lève, et se jette
dans les bras de Madame Almaviva.*

Ah ! Madame, vous me voyez dans une effusion de joie !...

BÉGEARSS *la tire avec mystère par la
manche de son habit : Figaro l'examine.*

M^{me} ALMAVIVA, *à Almaviva.*

Figaro m'avait dit que vous vous trouviez mal ; effrayée,
j'accours, et je vois...

ALMAVIVA

Que cet homme officieux vous a fait encore un mensonge.

FIGARO

Monsieur, quand vous êtes passé, vous aviez un air si défait.
Heureusement il n'en est rien.

M^{me} ALMAVIVA. *Bégearss l'examine.*

Bonjour, Monsieur Bégearss... En effet, Florestine, je te trouve
radieuse. Mais, voyez donc comme elle est fraîche et belle ! Si
le ciel m'eût donné une fille, je l'aurais voulue comme toi, de
figure et de caractère. Il faudra bien que tu m'en tiennes lieu.
Le veux-tu, Florestine ?

FLORESTINE *lui baisant la main.*

Ah ! Madame !

M^{me} ALMAVIVA

Qui t'a donc fleurie si matin ?

FLORESTINE, *avec joie.*

Madame, on ne m'a point fleurie. C'est moi qui ai fait des bouquets. N'est-ce pas aujourd'hui Saint Léon ?

M^{me} ALMAVIVA

Charmante enfant, qui n'oublie rien !

Elle la baise au front.

ALMAVIVA *fait un geste terrible. Bégearss le retient.*

M^{me} ALMAVIVA, *à Figaro.*

Puisque nous voilà rassemblés, avertissez mon fils que nous prendrons ici le chocolat.

FLORESTINE

Pendant qu'ils vont le préparer, mon parrain, faites-nous donc voir ce beau buste de Washington, que vous avez, dit-on, chez vous.

ALMAVIVA

J'ignore qui me l'envoie ; je ne l'ai demandé à personne, et sans doute il est pour Léon. Il est beau ; je l'ai là, dans mon cabinet : venez tous.

Ils sortent.

Scène V

FIGARO seul, rangeant la table
et les tasses pour le déjeuner.

Serpent ou basilic ! tu peux me mesurer, me lancer des regards affreux : ce sont les miens qui te nieront ! Mais où reçoit-il ses paquets ? il ne vient rien de la poste dans la maison. Est-il monté seul de l'enfer ?... Quelque autre diable correspond ?... Et moi, je ne puis découvrir...

Scène VI

Figaro, Suzanne.

SUZANNE *accourt, regarde, et dit
très vivement à l'oreille de Figaro.*

C'est lui que la pupille épouse ; – il a la promesse d'Almaviva ;
– il guérira Léon de son amour ; – il détachera Florestine ; – il
fera consentir Madame ; – il te chasse de la maison ; – il cloître
ma Maîtresse, en attendant le divorce ; – fait déshériter le jeune
homme, et me rend maîtresse de tout. – Voilà les nouvelles du
jour.

Elle s'enfuit.

Scène VII

FIGARO *seul.*

Non, s'il vous plaît, M. le Major ! nous compterons ensemble auparavant. Vous apprendrez de moi qu'il n'y a que les sots qui triomphent. Grâce à l'Ariane Suzon, je tiens le fil du labyrinthe, et le Minotaure est cerné. Je t'envelopperai dans tes pièges, et te démasquerai si bien !... Quel intérêt assez pressant lui fait faire une telle école, et desserre les dents d'un tel homme ? S'en croirait-il assez sur pour... La sottise et la vanité sont compagnes inséparables ! – Mon politique babille et se confie ! il a perdu le coup : *y a faute.*

Scène VIII

Guillaume, Figaro.

GUILLAUME. *avec une lettre.*

MEISSIEIR Bégearss, ché vois qu'il est pas pour ici !

FIGARO *rangeant le déjeuner.*

Tu peux l'attendre ; il va rentrer.

GUILLAUME *reculant.*

Meingoth, ch'attendrai pas, Meissieir, en gombagnie té vous.
Mon maître, il voudrait point, je chure...

FIGARO

Il te le défend ! eh bien, donne la lettre ; je vais la lui rendre en rentrant.

GUILLAUME *reculant.*

Pas plis à vous, té lettres. Ô tiaple ! il voudra pîentôt me jasser.

FIGARO *à part.*

Il faut pomper le sot. – Tu viens de la poste, je crois.

GUILLAUME

Tiaple ! non, ché viens pas.

FIGARO

C'est, sans doute, quelque missive du Gentleman... du parent irlandais dont il vient d'hériter ? Tu sais cela, toi, bon Guillaume ?

GUILLAUME *riant niaisement.*

Lettre d'un qui est mort. Meissieir, non, ché vous prie ! Celui-là, ché crois, pas partié : ce sera bien plitôt d'un autre. Peut-être il viendrait d'un qu'ils sont là... pas contents dehors.

FIGARO

D'un de nos mécontents, dis-tu ?

GUILLAUME

Oui, mais chasseire pas...

FIGARO *à part.*

Cela se peut ; il est fourré dans tout, *À Guillaume.* On pourrait voir au timbre, et s'assurer...

GUILLAUME

Chasseire pas pourquoi : les lettres, il vient chez M. O'connor. Et puis je sais pas quoi c'est timbré, moi.

FIGARO *vivement.*

O'connor, banquier irlandais !

GUILLAUME

Mon foi !...

FIGARO *revient à lui froidement.*

Ici près, derrière l'hôtel ?

GUILLAUME

Ein fort choli maisson, partie ! tes chens très... beaucoup gratieux, si chosse dire.

Il se retire à l'écart.

FIGARO *à lui-même.*

Ô fortune ! ô bonheur !

GUILLAUME, *revenant.*

Parle pas, fous, de sté panquier ; pour personne, entende fous. Chaurais pas du... Tertaifle !

Il tape du pied.

FIGARO

Vas ! je n'ai garde. Ne crains rien.

GUILLAUME

Mon maître y dit, Meissier, vous afre tout l'esprit, et moi pas... alors c'est chiste. Mais peut-être ché suis mécontent d'avoir dit à fous...

FIGARO

Et pourquoi ?

GUILLAUME

Ché sais pas. – La valet trahir, voye fous... l'être un péché... qu'il est par pare, vil... et même puéril.

FIGARO

Il est vrai ; mais tu n'as rien dit.

GUILLAUME

Man tié ! mon tié ! che sais pas là... quoi, tire ou non... Ah !
Il se retire en soupirant.

FIGARO, à part.

Quelle découverte ! Hasard, je te salue, **Il cherche ses tablettes.** Il faut pourtant que je démêle comment un homme si caverneux s'arrange d'un tel imbécile !... De même que les brigands redoutent les réverbères... Oui, mais un sot est un falot ; la lumière passe à travers. **Il dit, en écrivant sur ses tablettes :** O'conor, *banquier irlandais*. C'est là qu'il faut que j'établisse mes recherches. Ce moyen-là n'est pas trop légal. *Ma ! perdio ! l'utilité !* et puis, j'ai mes exemples. **Il écrit.** Quatre ou cinq écus d'or au valet chargé du détail de la poste, pour ouvrir dans un cabaret chaque lettre de l'écriture d'*Honoré Tartuffe Bégearss*... Monsieur le Tartuffe Honoré, vous cesserez enfin de l'être ! Un dieu m'a mis sur votre piste. **Il serre ses tablettes.** Hasard, dieu méconnu, les anciens t'appelaient Destin : nos gens te donnent un autre nom...

Scène IX

M^{me} Almaviva, Almaviva, Florestine,
Bégearss, Figaro, Guillaume.

BÉGEARSS aperçoit Guillaume, et dit
avec humeur, en lui prenant la lettre :

Ne peux-tu pas me les garder chez moi ?

GUILLAUME

Ché crois celui-ci ; c'est tout comme.

Il sort.

M^{me} ALMAVIVA

Monsieur, c'est un très beau morceau. Votre fils l'a-t-il vu ?

BÉGEARSS, la lettre ouverte.

Ah ! lettre de Madrid, du secrétaire du ministre. Il y a un mot qui vous regarde. **Il lit.** « Dites à votre protecteur, Almaviva, que le courrier qui part demain lui porte l'agrément de la cour pour l'échange de toutes ses terres. »

FIGARO écoute et se fait, sans
parler, un signe d'intelligence.

M^{me} ALMAVIVA

Figaro ? dis donc à mon fils que nous déjeunons tous ici.

FIGARO

Madame, je vais l'avertir.

Il sort.

Scène X

M^{me} Almaviva, Almaviva, Florestine, Bégearss.

ALMAVIVA, à Bégearss.

J'en veux donner avis sur le champ à mon acquéreur. Envoyez-moi du thé dans mon arrière-cabinet.

FLORESTINE

Bon petit papa, c'est moi qui vous le porterai.

ALMAVIVA, bas à Florestine.

Pense beaucoup au peu que je t'ai dit.

Il sort.

Scène XI

Léon, M^{me} Almaviva, Florestine, Bégearss.

LÉON, *avec chagrin.*

Mon père s'en va quand j'arrive : il m'a traité avec une rigueur...

M^{me} ALMAVIVA, *sévèrement.*

Mon fils, quels discours tenez-vous ? Dois-je me voir toujours toujours froissée par l'injustice de chacun ? Votre père a besoin d'écrire à la personne qui échange ses terres.

FLORESTINE *gaîment.*

Vous regrettez votre papa ; nous aussi nous le regrettons : cependant, comme il sait que c'est aujourd'hui votre fête, il m'a chargé, Monsieur, de vous présenter ce bouquet.

Elle lui fait une grande révérence.

LÉON, *pendant qu'elle l'ajuste à sa boutonnière.*

Il n'en pouvait prier quelqu'un qui me rendît ses bontés aussi chères...

Il l'embrasse.

FLORESTINE *se débattant.*

Voyez, Madame, si jamais on peut badiner avec lui, sans qu'il abuse au même instant...

M^{me} ALMAVIVA *souriant.*

Mon enfant le jour de sa fête on peut lui passer quelque chose.

FLORESTINE *baissant les yeux.*

Pour l'en punir, Madame, faites-lui lire le discours qui fut, dit-on, tant applaudi hier au Club.

LÉON

Si maman juge que j'ai tort, j'irai chercher ma pénitence.

FLORESTINE

Ah ! Madame, ordonnez le lui.

Mme ALMAVIVA

Apportez-nous, mon fils, votre discours : moi, je vais prendre quelque ouvrage pour l'écouter avec plus d'attention.

FLORESTINE *gaiment.*

Obstiné ! c'est bien fait ; et je l'entendrai malgré vous.

LÉON *tendrement.*

Malgré moi, quand vous l'ordonnez ! Ah ! Florestine j'en défie.

*Madame Almaviva et Léon
sortent chacun de leur côté.*

Scène XII

Florestine, Bégearss.

BÉGEARSS *bas.*

Eh bien ! Mademoiselle, avez-vous deviné l'époux qu'on vous destine ?

FLORESTINE *avec joie.*

Mon cher monsieur Bégearss, vous êtes à tel point notre ami, que je me permettrai de penser tout haut avec vous. Sur qui puis-je porter les yeux ? L'époux qu'il me destine est, dit-il, dans cette maison. Je vois l'excès de sa bonté : ce ne peut être que Léon ; mais moi, sans biens, dois-je abuser...

BÉGEARSS *d'un ton terrible.*

Qui ? Léon ! son fils, votre frère !

FLORESTINE *avec un cri douloureux.*

Ah Monsieur !

BÉGEARSS

Réveillez-vous, ma chère enfant ; écartez un songe trompeur, qui pouvait devenir funeste.

FLORESTINE

Ah oui ! funeste pour tous deux !

BÉGEARSS

Vous sentez qu'un pareil secret doit rester caché dans votre âme.

Il sort en la regardant.

Scène XIII

FLORESTINE *seule et pleurant.*

À quoi pensais-je donc ? Ô ciel ! il est mon frère, et j'ose avoir pour lui... Quel coup d'une lumière affreuse ! et dans un tel sommeil, qu'il est cruel de s'éveiller !

Elle tombe accablée sur un siège.

Scène XIV

Léon un papier à la main, Florestine.

LÉON *joyeux.*

Maman n'est pas rentrée, et M. Bégearss est sorti. Profitons d'un moment heureux. Florestine, vous êtes ce matin, et toujours, d'une beauté parfaite ; mais vous avez un air de joie, un ton aimable de gaieté qui ranime mes espérances.

FLORESTINE *au désespoir.*

Ah Léon !...

Elle retombe.

LÉON

Ciel ! vos yeux noyés de larmes et votre visage défait m'annoncent quelque grand malheur.

FLORESTINE

Des malheurs ! Ah Léon ! il n'y en a que pour moi.

LÉON

Floresta, ne m'aimez-vous plus ? Lorsque mes sentiments pour vous...

FLORESTINE *d'un ton absolu.*

Vos sentiments ! ne m'en parlez jamais.

LÉON

Quoi ! l'amour le plus pur...

FLORESTINE *au désespoir.*

Finissez ces cruels discours ; ou je vais vous fuir à l'instant.

LÉON

Grand Dieu ! qu'est-il donc arrivé ? M. Bégearss vous a parlé, Mademoiselle ; je veux savoir ce que vous a dit ce Bégearss ?

Scène XV

M^{me} Almaviva, Florestine, Léon.

LÉON

Maman, venez à mon secours. Vous me voyez au désespoir : Florestine ne m'aime plus.

FLORESTINE *pleurant.*

Moi, Madame, ne plus l'aimer ! Mon parrain, vous et lui ; c'est le cri de ma vie entière...

M^{me} ALMAVIVA

Mon enfant, je n'en doute pas : ton cœur excellent m'en répond. Mais de quoi donc s'afflige-t-il ?

LÉON

Maman, vous avez approuvé l'ardent amour que j'ai pour elle.

FLORESTINE *se jetant dans les bras de Madame Almaviva en pleurant.*

Ordonnez-lui donc de se taire ; il me fait mourir de douleur.

M^{me} ALMAVIVA

Mon enfant, je ne t'entends point : ma surprise égale la sienne... Elle frissonne ! Qu'a-t-il donc fait qui puisse te déplaire ?

FLORESTINE *se renversant sur elle.*

Madame, il ne me déplaît point : je l'aime et le respecte à l'égal de mon frère ; mais qu'il n'exige rien de plus.

LÉON

Vous l'entendez, maman. Cruelle fille, expliquez-vous.

FLORESTINE

Laissez-moi, laissez-moi, ou vous me causerez la mort.

Scène XVI

M^{me} Almaviva, Florestine, Léon, Figaro
arrivant avec l'équipage du thé ; Suzanne,
de l'autre côté, avec un métier de tapisserie.

M^{me} ALMAVIVA

Remporte tout, Suzanne ; il n'est pas plus question de déjeuner que de lecture. Vous, Figaro, servez du thé à votre maître ; il écrit dans son cabinet. Et toi, ma Florestine, viens dans le mien rassurer ton amie. Mes chers enfants, je vous porte en mon cœur : pourquoi l'affligez-vous l'un après l'autre, sans pitié ? Il y a ici des choses qu'il m'est important d'éclaircir.

Elles sortent.

Scène XVII

Suzanne, Figaro, Léon.

SUZANNE à Figaro.

Je ne sais pas de quoi il est question : mais je parierais bien que c'est là du Bégearss tout pur. Je veux absolument prémunir ma maîtresse.

FIGARO

Attends que je sois plus instruit. Nous nous concerterons ce soir. Oh ! j'ai fait une découverte...

SUZANNE

Et tu me la diras.

Elle sort.

Scène XVIII

Figaro, Léon.

LÉON *désolé.*

Ah Dieux !

FIGARO

De quoi s'agit-il donc, Monsieur ?

LÉON

Hélas ! je l'ignore moi-même. Jamais je n'avais vu Floresta de si belle humeur, et je savais qu'elle avait eu un entretien avec mon père. Je la laisse un instant avec M. Bégearss ; je la trouve seule en entrant, les yeux remplis de larmes, et m'ordonnant de la fuir pour toujours. Que peut-il donc lui avoir dit ?

FIGARO

Si je ne craignais pas votre vivacité, je vous instruirais sur des points qu'il vous importe de savoir. Mais, lorsque nous avons besoin d'une grande prudence, il ne faudrait qu'un mot de vous, trop vif, pour me faire perdre le fruit de dix années d'observations.

LÉON

Ah ! s'il ne faut qu'être prudent... Que crois-tu donc qu'il lui ait dit ?

FIGARO

Qu'elle doit accepter Honoré Bégearss pour époux ; que c'est une affaire arrangée entre monsieur votre père et lui.

LÉON

Entre mon père et lui ! Le traître aura ma vie.

FIGARO

Avec ces façons-là, Monsieur, le traître n'aura pas votre vie ; mais il aura votre maîtresse, et votre fortune avec elle.

LÉON

Eh bien ! ami, pardon ; apprends-moi ce que je dois faire ?

FIGARO

Deviner l'énigme du Sphinx, ou bien en être dévoré. En d'autres termes, il faut vous modérer, le laisser dire, et dissimuler avec lui.

LÉON *avec fureur.*

Me modérer !... Oui, je me modérerai ; mais j'ai la rage dans le cœur. M'enlever Florestine ! Ah ! le voici qui vient ; je vais m'expliquer... froidement.

FIGARO

Tout est perdu si vous vous échappez.

Scène XIX

Bégearss, Figaro, Léon.

LÉON *se contenant mal.*

Monsieur, Monsieur, un mot. Il importe à votre repos que vous répondiez sans détour. Florestine est au désespoir. Qu'avez-vous dit à Florestine ?

BÉGEARSS *d'un ton glacé.*

Et qui vous dit que je lui ai parlé ? ne peut-elle avoir des chagrins sans que j'y sois pour quelque chose ?

LÉON *vivement.*

Point d'évasions, Monsieur elle était d'une humeur charmante : en sortant d'avec vous on la voit fondre en larmes. De quelque part qu'elle en reçoive, mon cœur partage ses chagrins. Vous m'en direz la cause, ou bien vous m'en ferez raison.

BÉGEARSS

Avec un ton moins absolu, on peut tout obtenir de moi. Je ne sais point céder à des menaces.

LÉON *furieux.*

Eh bien ! perfide, défends-toi : j'aurai ta vie, ou tu auras la mienne.

Il met la main à son épée.

FIGARO *les arrête.*

Monsieur Bégearss ! au fils de votre ami, dans sa maison, où vous logez...

BÉGEARSS

Je sais trop ce que je me dois. Je vais m'expliquer avec lui ; mais je ne veux point de témoins. Sortez, et laissez-nous ensemble.

LÉON

Va, mon cher Figaro ; tu vois qu'il ne peut m'échapper : ne lui laissons aucune excuse.

FIGARO *part.*

Moi, je cours avertir son père.

Il sort.

Scène XX

Léon, Bégearss.

LÉON *lui barrant la porte.*

Il vous convient peut-être mieux de vous battre que de parler. Vous êtes le maître du choix ; mais je n'admettrai rien d'étranger à ces deux moyens.

BÉGEARSS *froidement.*

Léon, un homme d'honneur n'égorge pas le fils de son ami. Devais-je m'expliquer devant un malheureux valet, insolent d'être parvenu à presque gouverner son maître ?

LÉON *s'asseyant.*

Au fait, Monsieur ; je vous attends.

BÉGEARSS

! que vous allez regretter une fureur déraisonnable !

LÉON

C'est ce que nous verrons bientôt.

BÉGEARSS *affectant une dignité froide.*

Léon, vous aimez Florestine ; il y a longtemps que je le vois. Tant que votre frère a vécu, je n'ai point cru devoir servir un amour malheureux, qui ne vous conduisait à rien ; mais depuis qu'un funeste duel, disposant de sa vie, vous a mis en sa place, j'ai eu l'orgueil de croire mon influence capable de disposer monsieur votre père à vous unir à celle que vous aimez. Je l'attaquais de toutes les manières ; une résistance invincible a repoussé tous mes efforts. Désolé de le voir rejeter un projet qui me paraissait fait pour le bonheur de tous... Pardon, mon jeune ami ; je vais vous affliger ; mais il le faut en ce moment, pour vous sauver d'un malheur éternel. Rappelez bien votre raison ; vous allez en avoir besoin ! – J'ai forcé votre père à rompre le silence, à me confier son secret... Ô mon ami ! m'a-t-il dit enfin, je connais l'amour de mon fils ; mais puis-je lui donner

Florestine pour femme ? celle que l'on croit ma pupille... elle est ma fille, elle est sa sœur.

LÉON *reculant vivement.*

Florestine !... ma sœur !...

BÉGEARSS

Voilà le mot qu'un sévère devoir... ah ! je vous le dois à tous deux ; mon silence pouvait vous perdre. Eh bien ! Léon, voulez-vous vous battre avec moi ?

LÉON *lui serrant les mains.*

Mon généreux ami ! je ne suis qu'un ingrat, un monstre ; oubliez ma rage insensée...

BÉGEARSS *bien tartuffe.*

Mais c'est à condition que ce fatal secret ne sortira jamais... Dévoiler la honte d'un père, ce serait un crime...

LÉON *se jetant dans ses bras.*

Ah ! jamais.

Scène XXI

Almaviva, Figaro, Léon, Bégearss.

FIGARO *accourant.*

Les voilà, les voilà.

ALMAVIVA

Dans les bras l'un de l'autre. Eh ! vous perdez l'esprit.

FIGARO *stupéfait.*

Ma foi ! Monsieur... on le perdrait à moins !

ALMAVIVA *à Figaro.*

M'expliquerez-vous cette énigme ?

LÉON *tremblant.*

Ah ! c'est à moi, mon père, à l'expliquer. Pardon ; je dois mourir de honte. Sur un sujet assez frivole, je m'étais... beaucoup oublié. Son caractère généreux, non seulement me rend à la raison, mais il a la bonté d'excuser ma folie, en me la pardonnant. Je lui en rendais grâce, lorsque vous nous avez surpris.

ALMAVIVA

Ce n'est pas la centième fois que vous lui devez de la reconnaissance : au fait, nous lui en devons tous.

FIGARO, *sans parler, se donne
un coup de poing au front.*

BÉGEARSS *l'examine et sourit.*

ALMAVIVA *à son fils.*

Relirez-vous, Monsieur ; votre aveu seul enchaîne ma colère.

BÉGEARSS

Ah Monsieur ! tout est oublié.

ALMAVIVA *à Léon.*

Allez vous repentir d'avoir manqué à mon ami, au vôtre, à l'homme le plus vertueux...

LÉON s'en allant.

Je suis au désespoir.

FIGARO, à part avec colère.

C'est une légion de diables enfermés dans un seul pourpoint.

Scène XXII

Almaviva, Bégearss, Figaro.

ALMAVIVA à Bégearss, à part.

Mon ami, finissons ce que nous avons commencé, À Figaro. Vous, monsieur l'étourdi, avec vos belles conjectures, donnez-moi les trois millions d'or que vous m'avez vous-même apportés de Cadix, en soixante effets au porteur. Je vous avais chargé de les numéroter.

FIGARO

Je l'ai fait.

ALMAVIVA

Remettez-m'en le portefeuille.

FIGARO

De quoi ! de ces trois millions d'or ?

ALMAVIVA

Sans doute. Eh bien ! qui vous arrête ?

FIGARO humblement.

Moi, Monsieur... je ne les ai plus.

BÉGEARSS

Comment, vous ne les avez plus ?

FIGARO fièrement.

Non, Monsieur.

BÉGEARSS vivement.

Qu'en avez-vous fait ?

FIGARO

Lorsque mon maître m'interroge, je lui dois compte de mes actions ; mais à vous, je ne vous dois rien.

ALMAVIVA *en colère.*

Insolent ! qu'en avez-vous fait ?

FIGARO *froidement.*

Je les ai portés en dépôt chez M. Fal, votre notaire.

BÉGEARSS

Mais de l'avis de qui ?

FIGARO *fièrement.*

Du mien ; et j'avoue que j'en suis toujours.

BÉGEARSS

Je vais gager qu'il n'en est rien.

FIGARO

Comme j'ai sa reconnaissance, vous courez risque de perdre la gageure.

BÉGEARSS

Ou s'il l'a remis, c'est pour agioter. Ces gens-là partagent ensemble.

FIGARO

Vous pourriez un peu mieux parler d'un homme qui vous a obligé.

BÉGEARSS

Je ne lui dois rien.

FIGARO

Je le crois, quand on a hérité de quarante mille doublons de 8.

ALMAVIVA *se fâchant.*

Avez-vous donc quelque remarque à nous faire aussi là-dessus ?

FIGARO

Qui moi, Monsieur ? j'en doute d'autant moins, que j'ai beaucoup connu le parent dont Monsieur hérite ; un jeune homme assez libertin, joueur, prodigue et querelleur, sans frein,

sans mœurs, sans caractère, et n'ayant rien à lui, pas même les vices qui l'ont tué, qu'un combat des plus malheureux...

ALMAVIVA *frappe du pied.*

BÉGEARSS *en colère.*

Enfin, nous direz-vous pourquoi vous avez déposé cet or ?

FIGARO

Ma foi, Monsieur, c'est pour n'en être plus chargé. Ne pouvait-on pas le voler ? que sait-on ? Il s'introduit souvent de grands fripons dans les maisons...

BÉGEARSS *en colère.*

Pourtant, Monsieur veut qu'on le rende.

FIGARO

Monsieur peut l'envoyer chercher.

BÉGEARSS

Mais ce notaire s'en dessaisira-t-il, s'il ne voit son récépissé ?

FIGARO

Je vais le remettre à Monsieur ; et quand j'aurai fait mon devoir, s'il en arrive quelque mal, il ne pourra s'en prendre à moi.

ALMAVIVA

Je l'attends dans mon cabinet...

FIGARO

Je vous préviens que M. Fal ne les rendra que sur votre reçu ; je le lui ai recommandé.

Il Sort.

Scène XXIII

Almaviva, Bégearss.

BÉGEARSS *en colère.*

Comblez cette canaille, et voyez ce qu'elle devient ? En vérité, Monsieur, mon amitié me force à vous le dire : vous devenez trop confiant. Il a deviné nos secrets. De valet, barbier, chirurgien, vous l'avez établi trésorier-secrétaire, une espèce de factotum ; il est notoire que ce Monsieur fait bien ses affaires avec vous.

ALMAVIVA

Sur la fidélité, je n'ai rien à lui reprocher ; mais il est vrai qu'il est d'une arrogance...

BÉGEARSS

Vous avez un moyen de vous en délivrer, en le récompensant.

ALMAVIVA

Je le voudrais souvent.

BÉGEARSS *confidentiellement.*

En envoyant votre fils voyager, sans doute vous voulez qu'un homme affidé le surveille ? Celui-ci, trop flatté d'un aussi honorable emploi, ne peut manquer de l'accepter. Vous en voilà défait pour bien du temps.

ALMAVIVA

Vous avez raison, mon ami ; aussi bien, m'a-t-on dit, qu'il vit très mal avec sa femme.

Il sort.

Scène XXIV

BÉGEARSS, *Seul.*

Encore un pas de fait !... Ah noble espion, la fleur des drôles, qui faites ici le bon valet, et voulez nous souffler la dot en nous donnant des noms de comédie ! Grâce aux soins d'Honoré Tartuffe, vous irez partager le malaise des caravanes, et finirez vos inspections sur nous.

Acte III

Le Théâtre représente le cabinet de Madame
Almaviva, orné de fleurs de toutes parts.

Scène première

M^{me} Almaviva, Suzanne.

M^{me} ALMAVIVA

Je n'ai rien pu tirer de cette enfant ; ce sont des pleurs, des étouffements... Elle se croit des torts envers moi, m'a demandé cent fois pardon ; elle veut aller au couvent. Si je rapproche tout ceci de sa conduite envers mon fils, je présume qu'elle se reproche d'avoir écouté son amour, entretenu ses espérances, ne se croyant pas un parti assez considérable pour lui. Charmante délicatesse ! excès d'une aimable vertu ! Monsieur Bégearss apparemment lui en a touché quelques mots qui l'auront amenée à s'affliger sur elle ; car c'est un homme si scrupuleux et si délicat sur l'honneur, qu'il s'exagère quelquefois, et se fait des fantômes où les autres ne voient rien.

SUZANNE

J'ignore d'où provient le mal ; mais il se passe ici des choses bien étranges ; quelque démon y souffle un feu secret. Notre maître est sombre à périr ; il nous éloigne tous de lui. Vous êtes sans cesse à pleurer : mademoiselle est suffoquée, monsieur votre fils désolé... monsieur Bégearss lui seul imperturbable comme un dieu, semble n'être affecté de rien, voit tous vos chagrins d'un œil sec...

M^{me} ALMAVIVA

Mon enfant, son cœur les partage. Hélas ! sans ce consolateur qui verse un baume sur nos plaies, dont la sagesse nous soutient,

adoucit toutes les aigreurs, calme mon irascible époux, nous serions bien plus malheureux.

SUZANNE

Je souhaite, madame, que vous ne vous abusiez pas.

M^{me} ALMAVIVA

Je t'ai vue autrefois lui rendre plus de justice. *Suzanne baisse les yeux.* Au reste, il peut seul me tirer du trouble où cette enfant m'a mise ; fais-le prier de descendre chez moi.

SUZANNE

Le voici qui vient à propos ; vous vous ferez coiffer plus tard.

Elle sort.

Scène II

Mme Almaviva, Bégearss.

Mme ALMAVIVA, **douloureusement.**

Ah ! mon pauvre major ! que se passe-t-il donc ici ? touchons-nous enfin à la crise que j'ai si longtemps redoutée, que j'ai vue de loin se former ? L'éloignement de mon époux pour mon malheureux fils, semble augmenter de jour en jour. Quelque lumière fatale aura pénétré jusqu'à lui.

BÉGEARSS

Madame, je ne le crois pas.

Mme ALMAVIVA

Depuis que le ciel m'a punie par la mort de mon fils aîné, je vois mon époux absolument changé ; au lieu de travailler avec l'ambassadeur à Rome pour rompre les vœux de Léon, je le vois s'obstiner à l'envoyer à Malthe. Malthe. Je sais de plus, monsieur Bégearss, qu'il dénature sa fortune, et veut abandonner l'Espagne pour s'établir dans ce pays. L'autre jour à dîner, devant trente personnes, il raisonna sur le divorce, d'une façon à me faire frémir.

BÉGEARSS

J'y étais, je m'en souviens trop.

Mme ALMAVIVA, **en larmes.**

Pardon, mon digne ami : je ne puis pleurer qu'avec vous.

BÉGEARSS

Déposez vos douleurs dans le sein d'un homme sensible.

Mme ALMAVIVA

Enfin, est-ce lui, est-ce vous qui avez déchiré le cœur de Florestine ? Je la destinai à mon fils. Née sans bien, il est vrai, mais belle et vertueuse, élevée au milieu de nous, mon fils, devenu héritier, n'en a-t-il pas assez pour deux ?

BÉGEARSS

Que trop, peut-être ; et c'est d'où vient le mal !

Mme ALMAVIVA

Mais, comme si le ciel n'eut attendu aussi longtemps que pour me mieux punir d'une imprudence tant pleurée, tout semble s'unir à la fois pour renverser mes espérances. Mon époux déteste mon fils ; Florestine renonce à lui : aigrie par je ne sais quel motif, elle veut le fuir pour toujours. Il en mourra le malheureux, voilà ce qui est bien certain, **Elle joint les mains.** Ciel vengeur ! après vingt années de larmes et de repentir, me réservez-vous à l'horreur de voir ma faute découverte ? Ah ! que je sois seule misérable ! mon dieu, je ne m'en plaindrai pas ! mais que mon fils ne porte point la peine d'un crime qu'il n'a pas commis ! Connaissez-vous, monsieur Bégearss, quelque remède à tant de maux ?

BÉGEARSS

Oui, femme respectable, et je venais exprès dissiper vos terreurs. Quand on craint une chose, tous nos regards se portent vers cet objet trop alarmant : quoi qu'on dise ou qu'on fasse, la frayeur empoisonne tout ; enfin, je tiens la clef de ces énigmes. Vous pouvez être encore heureuse.

Mme ALMAVIVA

L'est-on avec une âme déchirée de remords ?

BÉGEARSS

Votre époux ne fait point Léon ; il ne soupçonne rien sur le secret de sa naissance.

Mme ALMAVIVA, **vivement.**

Monsieur Bégearss !

BÉGEARSS

Et tous ces mouvements que vous prenez pour de la haine, ne sont que l'effet d'un scrupule. Ô que je vais vous soulager !

Mme ALMAVIVA, **ardemment.**

Mon cher monsieur Bégearss !

BÉGEARSS

Mais enterrez dans ce cœur allégé, le grand mot que je vais vous dire. Votre secret à vous, c'est la naissance de Léon ! Le sien est celle de Florestine. **plus bas** Il est son tuteur... et son père.

M^{me} ALMAVIVA **s'écrie.**

Dieu tout-puissant, qui me prends en pitié !

BÉGEARSS

Jugez de sa frayeur en voyant ces enfants amoureux l'un de l'autre ! Ne pouvant dire son secret, ni supporter qu'un tel attachement devînt le fruit de son silence, il est resté sombre, bizarre ; et s'il veut éloigner son fils, c'est pour éteindre, s'il le peut, par cette absence et par ces vœux, un malheureux amour qu'il croit ne pouvoir tolérer.

M^{me} ALMAVIVA **à genoux, priant avec ardeur.**

Source éternelle de bienfaits ! ô mon Dieu ! tu permets qu'en partie je répare la faute involontaire qu'un insensé me fit commettre ; que j'aie de mon côté quelque chose à remettre à cet époux que j'offensai ! Ô Almaziva ! mon cœur flétri, fermé par vingt années de peines, va se rouvrir enfin pour toi ! Florestine est ta fille, elle me devient chère comme si mon sein l'eût portée ; faisons sans nous parler, l'échange de notre indulgence ! Ô monsieur Bégearss, achevez !

BÉGEARSS **la relève.**

Mon amie, je n'arrête point ces premiers élans d'un bon cœur ; les émotions de la joie ne sont point dangereuses comme celles de la tristesse ; mais au nom de votre repos, écoutez-moi jusqu'à la fin.

M^{me} ALMAVIVA

Parlez, mon généreux ami, vous à qui je dois tout, parlez.

BÉGEARSS

Votre, époux cherchant un moyen de garantir sa Florestine de cet amour, qu'il croit incestueux, m'a proposé de l'épouser ; mais, indépendamment du sentiment profond et malheureux que mon respect pour vos douleurs...

Mme ALMAVIVA, **douloureusement.**

Ah mon ami, par compassion pour moi !...

BÉGEARSS

N'en parlons plus. Quelques mots d'établissement, tournés d'une forme équivoque, ont fait penser à Florestine qu'il était question de Léon. Son jeune cœur s'en épanouissait quand un valet vous annonça. Sans m'expliquer depuis sur les vues de son père, un mot de moi, la ramenant aux sévères idées de la fraternité, a produit cet orage, et la religieuse horreur dont votre fils ni vous ne pénétriez le motif.

Mme ALMAVIVA

Il en était bien loin, le pauvre enfant.

BÉGEARSS, **souriant.**

Maintenant qu'il vous est connu, devons-nous suivre ce projet d'une union qui répare tout ?...

Mme ALMAVIVA, **vivement.**

Il faut s'y tenir, mon ami ; mon cœur et mon esprit sont d'accord sur ce point ; et c'est à moi de la déterminer. Par là, nos secrets sont couverts ; nul étranger ne les pénétrera. Après vingt années de souffrances nous passerons des jours heureux ; et c'est à vous, mon digne ami, que ma famille les devra.

BÉGEARSS, **élevant le ton.**

Pour que rien ne les trouble plus, il faut encore un sacrifice, et mon amie est digne de le faire.

Mme ALMAVIVA

Hélas ! je veux les faire tous.

BÉGEARSS, **l'air imposant.**

Ces lettres, ces papiers d'un infortuné qui n'est plus, il faudra les réduire en cendres.

Mme ALMAVIVA, **avec douleur.**

Ah ! Dieu !

BÉGEARSS

Quand cet ami mourant me chargea de vous les faire remettre, son dernier ordre fut qu'il fallait sauver votre honneur, en ne laissant aucune trace de ce qui pouvait l'altérer.

Mme ALMAVIVA

Dieu ! Dieu !

BÉGEARSS

Vingt ans se sont passés sans que j'aie pu obtenir que ce triste aliment de votre éternelle douleur s'éloignât de vos yeux ; mais, indépendamment du mal que tout cela vous fait, voyez quel danger vous courez !

Mme ALMAVIVA

Eh ! que peut-on avoir à craindre ?

BÉGEARSS **regardant si on ne peut l'entendre.**

Je ne soupçonne point Suzanne ; mais une femme de chambre instruite que vous conservez ces papiers, ne pourrait-elle pas un jour s'en faire un moyen de fortune ? Un seul remis à votre époux, que peut-être il paierait bien cher, vous plongerait dans des malheurs...

Mme ALMAVIVA

Non, Suzanne a le cœur trop bon...

BÉGEARSS, **d'un ton plus ferme.**

Ma respectable amie, vous avez payé votre dette à la tendresse, à la douleur, à vos devoirs de tous les genres ; et si vous êtes satisfaite de la conduite d'un ami, j'en veux avoir la récompense : il faut brûler tous ces papiers, éteindre tous ces souvenirs, d'une faute autant expiée ! Mais, pour ne jamais revenir sur un sujet si douloureux, j'exige que le sacrifice en soit fait dans ce même instant.

Mme ALMAVIVA, **tremblante.**

Je crois entendre Dieu qui parle ; il m'ordonne de l'oublier, de déchirer le crêpe obscur dont sa mort a couvert ma vie. Oui,

mon dieu, je vais obéir à cet ami que vous m'avez donné. Elle
sonne. Ce qu'il exige en votre nom, mon repentir le conseillait,
mais ma faiblesse a combattu.

Scène III

Suzanne, M^{me} Almaviva, Bégearss.

M^{me} ALMAVIVA

Suzanne ! apporte-moi le coffret de mes diamants : – non, je vais le prendre moi-même ; il te faudrait chercher la clef...

Elle sort.

Scène IV

Suzanne, Bégearss.

SUZANNE, *un peu troublée.*

Monsieur Bégearss, de quoi s'agit-il donc ? tout es les têtes sont renversées ; cette maison ressemble à l'hôpital des fous. Madame pleure ; mademoiselle étouffe ; Léon parle de se noyer ; Monsieur est enfermé et ne veut voir personne. Pourquoi ce coffre aux diamants inspire-t-il en ce moment tant d'intérêt à tout le monde ?

BÉGEARSS, *mettant son doigt sur sa joue, en signe de mystère.*

Chu u ut... ne montre ici nulle curiosité ! tu le sauras dans peu. Tout va bien, tout est bien ; cette journée vaut... chut !...

Scène V

M^{me} Almaviva, Bégearss, Suzanne.

M^{me} ALMAVIVA *tenant le coffret aux diamants.*
Suzanne, apporte-nous du feu dans le brazero du boudoir.

SUZANNE

Si c'est pour brûler des papiers, la lampe de nuit allumée, est encore là dans l'athénienne.

Elle l'avance.

M^{me} ALMAVIVA
Veille à la porte, et que personne n'entre.

SUZANNE. *en sortant, à part.*
Courons auparavant avertir Figaro.

Scène VI

Mme Almaviva, Bégearss.

BÉGEARSS

Combien j'ai souhaité pour vous le moment auquel nous touchons !

Mme ALMAVIVA, *étouffée.*

Ô mon ami ! quel jour nous choisissons pour consommer ce sacrifice ! celui de la naissance de mon malheureux fils. À cette époque, tous les ans, leur consacrant cette journée, je demandais pardon au ciel, et je m'abreuvais de mes larmes, en relisant ces tristes lettres. Je me rendais au moins le témoignage qu'il y eut entre nous plus d'erreur que de crime. Ah ! faut-il donc brûler tout ce qui me reste de lui ?

BÉGEARSS

Quoi, madame, détruisez-vous ce fils qui vous le représente ? ne lui devez-vous pas un sacrifice qui le préserve de mille affreux dangers ? Vous, vous le devez à vous-même, et la sécurité de votre vie entière est attachée peut-être à cet acte imposant !

Il ouvre le secret de l'écrin, et en tire les lettres.

Mme ALMAVIVA, *surprise.*

Monsieur Bégearss, vous l'ouvrez mieux que moi ! Que je les lise encore !

BÉGEARSS, *sévèrement.*

Non ? je ne le permettrai pas.

Mme ALMAVIVA

Seulement la dernière, où traçant ses tristes adieux du sang qu'il répandit pour moi, il m'a donné la leçon du courage dont j'ai tant besoin aujourd'hui.

BÉGEARSS, *s'y opposant.*

Si vous lisez un mot, nous ne brûlerons rien. Offrez au ciel un sacrifice entier, courageux, volontaire, exempt des faiblesses

humaines ; ou si vous n'osez l'accomplir, c'est à moi d'être fort pour vous. Les voilà toutes dans le feu.

Il y jette le paquet.

M^{me} ALMAVIVA, *Vivement.*

Monsieur Bégearss ! cruel ami ! c'est ma vie que vous consommez ! qu'il m'en reste au moins un lambeau !

*Elle veut se précipiter sur les lettres enflammées ;
Bégearss la retient à brasse-corps.*

BÉGEARSS

J'en jetterai la cendre au vent.

Scène VII

Suzanne, Almaviva, Figaro,
M^{me} Almaviva, Bégearss.

SUZANNE *accourt.*

C'est monsieur : il me suit, mais amené par Figaro.

ALMAVIVA, *les surprenant.*

Qu'est-ce donc que je vois, madame ? d'où vient tout ce désordre ? quel est ce feu, ce coffre, ces papiers ? pourquoi ce débat et ces pleurs ?

BÉGEARSS ET M^{me}
ALMAVIVA *restent confondus.*

ALMAVIVA

Vous ne répondez point ?

BÉGEARSS *se remet, et dit d'un ton pénible :*

J'espère, monsieur, que vous n'exigez pas qu'on s'explique devant vos gens. J'ignore quel dessein vous fait surprendre ainsi madame ! quant à moi, je suis résolu de soutenir mon caractère, en rendant un hommage pur à la vérité, quelle qu'elle soit.

ALMAVIVA, *à Figaro et Suzanne.*

Sortez tous deux.

FIGARO

Mais, Monsieur, rendez-moi du moins la justice de déclarer que je vous ai remis le récépissé du notaire, sur le grand objet de tantôt !

ALMAVIVA

Je le fais volontiers, puisque c'est réparer un tort. *À Bégearss.*
Soyez certain, monsieur, que voilà le récépissé.

*Il le met dans sa poche. Figaro et Suzanne sortent
chacun de leur côté.*

FIGARO **bas** à Suzanne, en s'en allant.
S'il échappe à l'explication !...

SUZANNE, **bas**.
Il est bien subtil !

FIGARO, **bas**.
Je l'ai tué.

Scène VIII

M^{me} Almaviva, Almaviva, Bégearss.

ALMAVIVA, **d'un ton ferme.**

Madame, nous sommes seuls.

BÉGEARSS **encore ému.**

C'est moi qui parlerai ; je subirai cet interrogatoire. M'avez-vous vu, Monsieur, trahir la vérité dans quelque occasion que ce fût ?

ALMAVIVA, **sèchement.**

Monsieur... je ne dis pas cela.

BÉGEARSS, **tout à fait remis.**

Quoique je sois loin d'approuver cette inquisition peu décente, l'honneur m'oblige à répéter ce que je disais à Madame, en répondant à sa consultation. Tout dépositaire de secrets, ne doit jamais conserver de papiers, s'ils peuvent compromettre un ami qui n'est plus, et qui les mit sous notre garde. Quelque chagrin qu'on ait à s'en défaire, et quelque intérêt même qu'on eût à les garder, le saint respect des morts doit avoir le pas devant tout. **Il montre Almaviva.** Un accident inopiné, ne peut-il pas en rendre un adversaire possesseur ?

ALMAVIVA **le tire par la manche pour qu'il ne pousse pas l'explication plus loin.**

BÉGEARSS **fièrement.**

Auriez-vous dit, Monsieur, autre chose en ma position ? Qui cherche des conseils timides, ou le soutien d'une faiblesse honteuse, ne doit point s'adresser à moi ! vous en avez des preuves l'un et l'autre, et vous surtout, Monsieur. **Almaviva lui fait un signe.** Voilà, sur la demande que m'a faite Madame, et sans chercher à pénétrer ce que contenaient ces papiers, ce qui m'a fait lui donner un conseil, pour la sévère exécution duquel je l'ai vue manquer de courage. Je n'ai pas hésité d'y substituer

le mien, en combattant ses délais imprudents. Voilà quels étaient nos débats. Mais quelque chose qu'on en pense, je ne regretterai point ce que j'ai dit, ce que j'ai fait. **Il lève les bras.** Sainte amitié, tu n'es rien qu'un vain titre, si l'on ne remplit pas tes austères devoirs ! – Permettez que je me retire.

ALMAVIVA **exalté.**

Ô le meilleur des hommes ! Non, vous ne nous quitterez pas. Madame, il va nous appartenir de plus près ; je lui donne ma Florestine.

ALMAVIVA, **avec vivacité.**

Monsieur, vous ne pouvez pas faire un plus digne emploi du pouvoir que la loi vous donne sur elle. Ce choix a mon assentiment, si vous le jugez nécessaire, et le plus tôt vaudra le mieux.

ALMAVIVA **hésitant.**

Eh bien !... ce soir... sans bruit...

M^{me} ALMAVIVA **avec ardeur.**

Moi qui lui sers de mère, je vais la préparer à l'auguste cérémonie. Mais laisserez-vous votre ami, seul généreux envers ce digne enfant ? J'ai du plaisir à penser le contraire.

ALMAVIVA **embarrassé.**

Ah ! Madame... croyez...

M^{me} ALMAVIVA **avec joie.**

Oui, Monsieur, je le crois. C'est aujourd'hui la fête de mon fils. Ces deux événements réunis, me rendent cette journée bien chère !

Scène IX

Almaviva, Bégearss.

ALMAVIVA

Je ne reviens pas de mon étonnement ! Je m'attendais à des débats, à des objections sans nombre ; et je la trouve juste, bonne, généreuse envers mon enfant. Moi qui lui sers de mère, dit-elle... Non, ce n'est point une méchante femme ! Elle a dans ses actions une dignité qui m'impose, un ton qui brise les reproches, quand on voudrait l'en accabler. Mais, mon ami, je m'en dois à moi-même pour la surprise que j'ai montrée en voyant brûler ces papiers.

BÉGEARSS

Quant à moi, je n'en ai point eu, voyant avec qui vous veniez. Ce reptile vous a sifflé que j'étais là pour trahir vos secrets ; de si basses imputations n'atteignent point un homme de ma hauteur, je les vois ramper loin de moi. Mais après tout, Monsieur, que vous importaient ces papiers ? n'aviez-vous pas pris malgré moi tous ceux que vous vouliez garder ? Ah ! plût au ciel qu'elle m'eût consulté plus tôt, vous n'auriez pas contre elle des preuves sans réplique !

ALMAVIVA, *avec douleur.*

Oui, sans réplique. *Avec ardeur.* Ôtons-les de mon sein, elles me brûlent la poitrine.

Il tire la lettre de son sein et la met dans sa poche.

BÉGEARSS *continue avec douceur.*

Je combattrais avec plus d'avantage en faveur du fils de la loi ; car enfin, il n'est pas comptable du triste sort qui l'a mis dans vos bras.

ALMAVIVA *reprend sa fureur.*

Lui, dans mes bras ? Jamais.

BÉGEARSS

Il n'est point coupable non plus dans son amour pour Florestine ; et cependant, tant qu'il reste près d'elle, puis-je m'unir à cette enfant, qui peut être éprise elle-même, ne cédera qu'à son respect pour vous ? La délicatesse blessée...

ALMAVIVA

Mon ami, je t'entends ! et ta réflexion me décide à le faire partir sur le champ. Oui, je serai moins malheureux quand ce fatal objet ne blessera plus mes regards. Mais comment entamer ce sujet avec elle ? voudra-t-elle s'en séparer ? Il faudra donc faire un celât.

BÉGEARSS

Un éclat !... non... bientôt le divorce accredité.

ALMAVIVA

Moi, publier ma honte ! Quelques lâches l'ont fait ; c'est le dernier degré de l'avilissement du siècle. Que l'opprobre soit le partage de qui donne un pareil scandale, et des fripons qui le provoquent !

BÉGEARSS

J'ai fait envers elle, envers vous, ce que l'honneur me prescrivait. Je ne suis point pour les moyens violents, surtout quand il s'agit d'un fils...

ALMAVIVA

Dites, d'un étranger, dont je vais hâter le départ.

BÉGEARSS

N'oubliez pas cet insolent valet.

ALMAVIVA

J'en suis trop las pour le garder. Toi, cours, ami, chez mon notaire ; retire avec mon reçu que voici, mes trois millions d'or déposés ; alors tu peux à juste titre être généreux au contrat qu'il nous faut brusquer aujourd'hui... car te voilà bien possesseur...

Il lui remet le reçu, le prend sous le bras et ils sortent. et ce soir, à minuit, sans bruit, dans la chapelle de Madame...

On n'entend pas le reste.

Acte IV

Le Théâtre représente le même cabinet de Madame Almaviva.

Scène première

FIGARO seul, agité, regardant de côté et d'autre.

Elle me dit : Viens à six heures au cabinet ; c'est le plus sûr pour nous parler... Je brusque tout dehors, et je rentre en sueur : où est-elle ? **Il se promène en s'essuyant.** Ah ! parbleu je ne suis point fou. Je les ai vus sortir d'ici ; Monsieur le tenait sous le bras... Eh bien ! pour un échec, abandonnerons-nous la partie ? **D'un ton sévère.** Mais quel détestable endormeur ! **Vivement.** Parvenir à brûler les lettres de Madame, pour qu'elle ne voie pas qu'il en manque ! et se tirer d'un éclaircissement !... C'est l'enfer concentré, tel que Milton nous l'a dépeint ! **D'un ton badin.** J'avais raison tantôt dans ma colère. Honoré Bégearss est le diable que les Hébreux nommaient *Légion* ; et si l'on y regardait bien, on verrait le lutin avoir le pied fourchu, seule partie, disait ma mère, que les démons ne peuvent déguiser. **Il rit.** Ah ! ah ! ah ! ma gaieté me revient ; d'abord, parce que j'ai mis l'or du Mexique en sûreté chez Fal, – ce qui nous donnera du temps. **Il frappe un billet sur sa main.** Et puis... *docteur en toute hypocrisie* ! infernal Tartuffe ! grâce au Hasard qui régit tout, à ma tactique, à quelques louis semés, voici qui me promet une lettre de ta main, où, dit-on, tu poses le masque à ne rien laisser désirer. **Il ouvre le billet, et dit :** Le coquin qui l'a lue, en veut cinquante louis... Eh bien ! il les aura, si la lettre les vaut. Une année de mes gages sera bien employée, si je parviens à détromper un maître à qui nous devons tant. Mais où es-tu, Suzanne, pour en rire... *Oche piacere ! (Prononcez qué piatchère.)* À demain donc ; car je ne vois pas que rien périclité ce soir... Eh ! pourquoi perdre un temps ? je m'en suis toujours repenti... **Très vivement.** Point de délais : courons attacher le

pétard ; dormons dessus. La nuit porte conseil, et demain matin nous verrons qui des deux fera sauter l'autre.

Scène II

Bégearss, Figaro.

BÉGEARSS *raillant.*

Eeh ! c'est mons Figaro ! la place est agréable, puisqu'on y retrouve monsieur.

FIGARO *du même ton.*

Ne fût-ce que pour avoir la joie de l'en chasser une autre fois.

BÉGEARSS

De la rancune pour si peu ! vous êtes bien bon d'y songer : chacun n'a-t-il pas sa manie ?

FIGARO

Et celle de monsieur est de ne plaider qu'à huis clos ?

BÉGEARSS *lui frappant sur l'épaule.*

Il n'est pas essentiel qu'un sage entende tout quand il sait si bien deviner.

FIGARO

Chacun se sert des petits talents que le ciel lui a départis.

BÉGEARSS

Et l'intrigant compte-t-il gagner beaucoup avec ceux qu'il nous montre ici ?

FIGARO

Ne mettant rien à la partie, j'ai tout gagné... si je fais perdre l'*autre*.

BÉGEARSS *fièrement.*

L'autre ; quoi s'il vous plaît ?

FIGARO *riant.*

L'autre... eh parbleu ! monsieur, l'a dénommé lui-même.

BÉGEARSS **piqué.**

On verra le jeu de monsieur.

FIGARO

Ce n'est pas de ces coups brillants qui éblouissent la galerie.
Il prend un air niais. Mais, *chacun pour soi, dieu pour tous,*
comme a dit Salomon.

BÉGEARSS **souriant.**

Belle sentence ! n'a-t-il pas dit aussi, *Le soleil luit pour tout le monde ?*

FIGARO **fièrement.**

Oui, en dardant sur le serpent, prêt à mordre la main de son imprudent bienfaiteur.

Scène III

BÉGEARSS, *seul, le regardant aller.*

Il ne farde plus ses desseins. – Notre homme est fier ; bon signe ; il ne sait rien des miens. Il aurait la mine bien longue, s’il était instruit qu’à minuit... **Il cherche dans ses poches vivement.** Eh bien ! qu’ai-je fait du papier ? le voici. **Il lit.** Reçu de M. Fal, notaire, les trois millions d’or spécifiés dans le bordereau ci-dessus. *À Paris, le...* **ALMAVIVA** C’est bon ; je tiens la pupille et l’argent. Mais, ce n’est point assez ; cet homme est faible, il ne finira rien pour le reste de sa fortune. Sa femme lui en impose ; il la craint, l’aime encore... Elle n’ira point au couvent si je ne les mets aux prises et ne les force à s’expliquer brutalement. – Diable ! ne risquons rien ce soir ; un dénouement aussi scabreux ! en précipitant trop les choses, on se précipite avec elles. Il sera temps demain, quand j’aurai bien serré le doux lien sacramental qui va les enchaîner à moi. **Il appuie ses deux mains sur sa poitrine.** Eh bien ! maudite joie qui me gonfle le cœur, ne peux-tu donc te contenir ?... Elle m’étouffera, la fouguese, ou me livrera comme un sot, si je ne la laisse un peu s’évaporer pendant que je suis seul ici. Sainte et douce crédulité ! l’époux te doit la magnifique dot. Pâle déesse de la nuit, il te devra bientôt sa froide épouse. Fortune ! hymen ! qui chantera l’épithalame ? Qui le seul poète en état de le composer dignement ?... **Il frotte ses mains.** Bégearss, heureux Bégearss ! Pourquoi l’appeliez-vous Bégearss ? n’est-il donc pas plus d’à moitié le seigneur Almaviva ? **D’un ton terrible.** Encore un pas, Bégearss, et tu l’es tout à fait. Oui, mais il faut auparavant... Ce Figaro pèse sur ma poitrine ; car c’est lui qui l’a fait venir... Le moindre trouble me perdrait... ce valet-là me porterait malheur !... c’est le plus clair voyant coquin ! Allons, allons, qu’il parte avec son pupille errant.

Scène IV

Bégearss, Suzanne.

SUZANNE *accourant, fait un cri d'étonnement.*
Ah ! *À part.* ce n'est pas lui.

BÉGEARSS
Quelle surprise ! Eh ! qu'attendais-tu donc ?

SUZANNE *se remettant.*
Personne. On se croit seule ici...

BÉGEARSS
Puisque je t'y rencontre, un mot avant le comité.

SUZANNE
Que parlez-vous de comité ? Réellement depuis deux ans on n'entend plus du tout le langage de ce pays.

BÉGEARSS *riant sardoniquement.*
Eh ! eh !... *Il pétrit dans sa boîte une prise de tabac, d'un air content de lui.* Ce comité, ma chère, est une conférence entre ta maîtresse, son fils, notre jeune pupille et moi, sur le grand objet que tu sais.

SUZANNE
Après la scène que j'ai vue, osez-vous encore l'espérer ?

BÉGEARSS *bien fat.*
Oser l'espérer !... non ; mais seulement je l'épouse ce soir.

SUZANNE *vivement.*
Malgré son amour pour Léon ?

BÉGEARSS
Bonne femme ! qui me disais, *si vous faites cela, monsieur...*

SUZANNE
Eh ! qui eût pu l'imaginer ?

BÉGEARSS **prenant son tabac en plusieurs fois.**

Enfin que dit-on ? Parle-t-on ? Toi qui vis dans l'intérieur, qui as l'honneur des confidences, y pense-t-on du bien de moi ? car c'est là le point important.

SUZANNE

L'important serait de savoir quel talisman vous employez pour dominer tous les esprits ? Monsieur ne parle de vous qu'avec enthousiasme. Ma maîtresse vous porte aux nues ; son fils n'a d'espoir qu'en vous seul ; notre pupille vous révère...

BÉGEARSS, **d'un ton bien fat,
secouant le tabac de son jabot.**

Et toi, Suzanne, qu'en dis-tu ?

SUZANNE

Ma foi, monsieur, je vous admire ! Au milieu du désordre affreux que vous entretenez ici, vous seul êtes calme et tranquille. Il me semble entendre un génie qui fait tout mouvoir à son gré.

BÉGEARSS **bien fat.**

Mon enfant, rien n'est plus aisé. D'abord, il n'est que deux pivots sur qui roule tout dans le monde, la morale et la politique. La morale, tant soit peu mesquine, consiste à être juste et vrai relie est, dit-on, la clef de quelques vertus routinières.

SUZANNE

Quant à la politique ?

BÉGEARSS, **avec chaleur, à lui-même.**

Ah ! c'est l'art de créer des laits, de dominer, en se jouant, les événements et les hommes. L'intérêt est son but ; l'intrigue son moyen : toujours sobre de vérités, ses vastes et riches conceptions sont un prisme qui éblouit. Aussi profonde que l'Ethna, elle brûle et gronde long temps avant d'éclater au dehors ; mais alors rien ne lui résiste : elle exige de hauts talents. Le scrupule seul peut lui nuire : c'est le secret des négociateurs.

SUZANNE

Si la morale ne vous échauffe pas, l'autre, en revanche, excite en vous un assez vif enthousiasme.

BÉGEARSS, *averti, revient à lui.*

Eh !... ce n'est pas elle : c'est toi ; ta comparaison d'un génie...
Léon vient : laisse-nous.

Scène V

Léon, Bégearss.

LÉON

Monsieur Bégearss, je suis au désespoir !

BÉGEARSS *d'un ton protecteur.*

Qu'est-il arrivé, jeune ami ?

LÉON

Mon père vient de me signifier, avec une dureté !... que j'eusse à faire, sous deux jours, tous les apprêts de mon départ. Point d'autre train, dit-il, que Figaro qui m'accompagne, et un valet qui courra devant nous.

BÉGEARSS

Cette conduite est en effet bizarre pour qui ne sait pas son secret ; mais nous qui l'avons pénétré, notre devoir est de le plaindre. Ce voyage est le fruit d'une frayeur bien excusable ! Malthe et vos vœux ne sont que le prétexte ; un amour qu'il redoute est son véritable motif.

LÉON, *avec douleur.*

Mais, mon ami, puisque vous l'épousez.

BÉGEARSS, *confidentiellement.*

Si son frère le croit utile à suspendre un fâcheux départ. Je ne verrais qu'un seul moyen...

LÉON

Ô mon ami ! dites-le-moi.

BÉGEARSS

Ce serait que madame votre mère vainquit cette timidité qui l'empêche, avec lui, d'avoir une opinion à elle ; car sa douceur vous nuit bien plus que ne ferait un caractère trop ferme. Supposons qu'on lui ait donné quelque prévention injuste, qui

a le droit, comme une mère, de rappeler un père à la raison ? Engagez-la de le tenter... non pas aujourd'hui, mais... demain, sans y meure de faiblesse.

LÉON

Mon ami, vous avez raison ! cette crainte est son vrai motif. Sans doute il n'y a que ma mère qui puisse le faire changer. La voici qui vient avec celle... que je n'ose plus adorer, **Avec douleur**. Ô mon ami ! rendez-la bienheureuse !

BÉGEARSS **caressant**.

En lui parlant tous les jours de son frère.

Scène VI

M^{me} Almoviva, Florestine, Bégearss, Suzanne, Léon.

M^{me} ALMAVIVA, coiffée, parée, portant une robe rouge et noire, et son bouquet de même couleur.

Suzanne, donne mes diamants.

Suzanne va les chercher.

BÉGEARSS, affectant de la dignité.

Madame, et vous, Mademoiselle, je vous laisse avec cet ami ; je confirme d'avance tout ce qu'il va vous dire. Hélas ! ne pensez point au bonheur que j'aurais de vous appartenir à tous : votre repos doit seul vous occuper. Je n'y veux concourir que sous la forme que vous adopterez. Mais, soit que Mademoiselle accepte ou non mes offres, recevez ma déclaration, que toute la fortune dont je viens d'hériter lui est destinée de ma part, dans un contrat, ou par un testament ; je vais en faire dresser les actes : Mademoiselle choisira. Après ce que je viens de dire, il ne conviendrait pas que ma présence ici gênât un parti qu'elle doit prendre en toute liberté ; mais, quel qu'il soit, ô mes amis ! sachez qu'il est sacré pour moi. Je l'adopte sans restriction.

Il sort.

Scène VII

M^{me} Almaviva, Léon, Florestine.

M^{me} ALMAVIVA *le regarde aller.*

C'est un ange envoyé du ciel pour réparer tous nos malheurs.

LÉON *avec une douleur ardente.*

Ô Florestine ! il faut céder ; ne pouvant être l'un à l'autre, nos premiers élans de douleurs nous avaient fait jurer de n'être jamais à personne ; j'accomplirai ce serment pour nous deux. Ce n'est pas vous perdre en entier, puisque je retrouve trié sœur où j'espérais posséder une épouse. Nous pourrons encore nous aimer.

Scène VIII

M^{me} Almaviva, Léon, Florestine, Suzanne.

SUZANNE apporte l'écrin.

M^{me} ALMAVIVA, en parlant, met
ses boucles d'oreilles, ses bagues,
son bracelet, sans rien regarder.

Florestine, épouse Bégearss ; ses procédés l'en rendent digne ;
et puisque cet hymen fait le bonheur de ton parrain, il faut
l'achever aujourd'hui.

Suzanne sort.

Scène IX

M^{me} Almaviva, Léon, Florestine.

M^{me} Almaviva, à Léon.

Nous, mon fils, ne sachons jamais ce que nous devons ignorer.
Tu pleures, Florestine !

FLORESTINE pleurant.

Ayez pitié de moi, Madame ! Eh ! comment soutenir autant d'assauts dans un seul jour ? À peine j'apprends qui je suis, qu'il faut renoncer à moi-même, et me livrer... je meurs de douleur et d'effroi. Dénuée d'objections contre monsieur Bégearss, je sens mon cœur à l'agonie, en pensant qu'il peut devenir... Cependant il le faut ; il faut me sacrifier au bien de ce frère chéri, à son bonheur... que je ne puis plus faire. Vous dites que je pleure ! ah ! je fais plus pour lui que si je lui donnais ma vie. Maman, ayez pitié de nous : bénissez vos enfants ! ils sont bien malheureux !

Elle se jette à genoux, Léon en fait autant.

M^{me} ALMAVIVA leur imposant les mains.

Je vous bénis, mes chers enfants. Ma Florestine, je t'adopte. Si tu savais à quel point tu m'es chère ! Tu seras heureuse, ma fille, et du bonheur de la vertu. Celui-là peut dédommager des autres.

FLORESTINE

Mais croyez-vous, Madame, que mon dévouement le ramène à Léon, à son fils ? car il ne faut pas se flatter ; son injuste prévention va quelquefois jusqu'à la haine.

M^{me} ALMAVIVA

Chère fille, j'en ai l'espoir.

LÉON

C'est l'avis de monsieur Bégearss : il me l'a dit. Mais il m'a dit aussi qu'il n'y a que maman qui puisse opérer ce miracle ; aurez-vous donc la force de lui parler en ma faveur ?

M^{me} ALMAVIVA

Je l'ai tenté souvent, mon fils, mais sans aucun fruit apparent.

LÉON

Ô ma digne maman ! c'est votre douceur qui m'a nui. La crainte de le contrarier vous a trop empêchée d'user de la juste influence que vous donne votre vertu et le respect profond dont vous êtes entourée. Si vous lui parliez avec force, il ne vous résisterait pas.

M^{me} ALMAVIVA

Vous le croyez, mon fils ? je vais l'essayer devant vous. Vos reproches m'affligent presque autant que son injustice. Mais, pour que vous ne gêniez pas le bien que je dirai de vous, mettez-vous dans mon cabinet ; vous m'entendrez de-là plaider une cause si juste ; vous n'accuserez plus une mère de manquer d'énergie, quand il faut défendre son fils ! Elle sonne. Floresta, la décence ne te permet pas de rester. Va t'enferme ? ; demande au ciel qu'il m'accorde quelque succès, et rende enfin la paix à ma famille désolée.

Florestine sort.

Scène X

Suzanne, M^{me} Almaviva, Léon.

SUZANNE

Que veut Madame ? elle a sonné.

M^{me} ALMAVIVA

Prie Monsieur, de ma part, de passer un moment ici.

SUZANNE *effrayée.*

Madame, vous me faites trembler ! ciel ! que va-t-il donc se passer ? Quoi ? Monsieur, qui ne vient jamais... sans...

M^{me} ALMAVIVA

Fais ce que je le dis, Suzanne, et ne prends nul souci du reste.

Suzanne sort, en levant les bras, de terreur.

Scène XI

M^{me} Almaviva, Léon.

M^{me} ALMAVIVA

Vous allez voir, mon fils, si votre mère est faible en défendant vos intérêts ; mais laissez-moi me recueillir, me préparer par la prière à cet important plaidoyer.

Scène XII

M^{me} ALMAVIVA seule, un genou sur son fauteuil.

Ce moment me semble terrible comme le jugement dernier ! mon sang est prêt à s'arrêter. Ô mon Dieu, donnez-moi la force de frapper au cœur d'un époux ! plus bas Vous seul connaissez les motifs qui m'ont toujours fermé la bouche ! ah ! s'il ne s'agissait du bonheur de mon fils, vous savez, ô mon Dieu, si j'oserais dire un seul mot pour moi ! Mais enfin, s'il est vrai qu'une faute pleurée vingt ans ait obtenu de vous un pardon généreux, comme un sage ami m'en assure ; ô mon dieu, donnez-moi la force de frapper au cœur d'un époux !

Scène XIII

M^{me} Almaviva, Almaviva, Léon caché.

ALMAVIVA, *sèchement.*

Madame, on dit que vous me demandez !

M^{me} ALMAVIVA, *timidement.*

J'ai cru, Monsieur, que nous serions plus libres dans ce cabinet que chez vous.

ALMAVIVA

M'y voilà, Madame, parlez.

M^{me} ALMAVIVA, *tremblante.*

Asseyons-nous, Monsieur, je vous conjure, et prêtez-moi votre attention.

ALMAVIVA, *impatient.*

Non, j'entendrai debout. Vous savez qu'en parlant je ne saurais tenir en place.

M^{me} ALMAVIVA *s'asseyant
avec un soupir, et parlant bas.*

Il s'agit de mon fils... Monsieur.

ALMAVIVA, *brusquement.*

De votre fils, Madame ?

M^{me} ALMAVIVA

Eh ! quel autre intérêt pourrait vaincre ma répugnance à engager un entretien que vous ne recherchez jamais ? Mais je viens de le voir dans un état à faire compassion ; l'esprit troublé, le cœur serré de l'ordre que vous lui donnez de partir sur le champ ; surtout du ton de dureté qui accompagne cet exil. Eh ! comment a-t-il encouru la disgrâce d'un p... d'un homme si juste ? Depuis qu'un exécrationnel duel nous a ravi notre autre fils...

ALMAVIVA, *les mains sur le
visage, avec un air de douleur.*

Ah !...

Mme ALMAVIVA

Celui-ci qui jamais ne dût connaître le chagrin, a redoublé de soins et d'attentions pour adoucir l'amertume des nôtres.

ALMAVIVA *se promène doucement.*

Ah !...

Mme ALMAVIVA

Le caractère emporté de son frère, son désordre, ses goûts et sa conduite déréglée, nous en donnaient souvent de bien cruels. Le ciel sévère, mais sage en ses décrets, en nous privant d'un tel enfant, nous en a peut-être épargné de plus cuisants pour l'avenir.

ALMAVIVA *se promène plus vite.*

Ah ! ah !...

Mme ALMAVIVA

Mais enfin celui qui nous reste, a-t-il jamais manqué à ses devoirs ? jamais le plus léger reproche fut-il mérité de sa part ? Exemple des hommes de son âge, il a l'estime universelle, il est aimé, recherché, consulté. Son p... protecteur naturel, mon époux seul, paraît avoir les yeux fermés sur un mérite transcendant, dont l'éclat frappe tout le monde.

ALMAVIVA *se promène plus vite sans parler.*

Mme ALMAVIVA *prenant courage de son silence, continue d'un ton plus ferme, et l'élève par degré.*

En tout autre sujet, Monsieur, je tiendrais à fort grand honneur de vous soumettre mon avis, de modeler ma faible opinion sur la vôtre : mais il s'agit... d'un fils...

ALMAVIVA *s'agite en marchant.*

Mme ALMAVIVA

Quand il avait un frère aîné, l'orgueil d'un très grand nom le condamnant au célibat, l'ordre de Malthe était son sort. Le préjugé semblait alors couvrir l'injustice de ce partage entre deux fils... égaux en droits...

ALMAVIVA s'agite plus
fort. À part, d'un ton étouffé.

Égaux en droits !...

Mme ALMAVIVA

Mais, depuis deux années qu'un accident affreux... les lui a tous transmis, n'est-il pas étonnant que vous n'avez rien entrepris pour le relever de ses vœux ? Il est de notoriété que vous n'avez quitté l'Espagne que pour dénaturer vos biens par la vente ou par des échanges. Si c'est pour l'en priver, Monsieur, la haine ne va pas plus loin ! Puis, vous le chassez de chez vous, et semblez lui former la maison p... par vous habitée. Permettez-moi de vous le dire, un traitement aussi étrange est sans excuse aux yeux de la raison. Qu'a-t-il fait pour le mériter ?

ALMAVIVA s'arrête d'un ton terrible.

Ce qu'il a fait ?

Mme ALMAVIVA effrayée.

Je voudrais bien, Monsieur, ne pas vous offenser.

ALMAVIVA, plus fort.

Ce qu'il a fait, Madame ? et c'est vous qui le demandez !

Mme ALMAVIVA en désordre.

Monsieur, Monsieur, vous m'effrayez beaucoup !

ALMAVIVA, avec fureur.

Puisque vous avez provoqué l'explosion du ressentiment qu'un respect humain enchaînait, vous entendrez son arrêt et le vôtre.

Mme ALMAVIVA plus troublée.

Ah ! Monsieur ! ah ! Monsieur !...

ALMAVIVA

Vous demandez ce qu'il a fait ?

Mme ALMAVIVA, levant les bras.

Non, Monsieur, ne me dites rien !

ALMAVIVA **hors dit lui.**

Rappelez-vous, femme perfide, ce que vous avez fait vous-même ; et comment, recevant un adultéré dans vos bras, vous avez mis dans ma maison cet enfant étranger que vous osez nommer mon fils.

Mme ALMAVIVA **au désespoir.**

Laissez-moi m'enfuir, je vous prie.

ALMAVIVA, **la clouant sur son fauteuil.**

Non, vous ne fuirez pas ; vous n'échapperez point à la conviction qui vous presse. Connaissez-vous cette écriture ? elle est tracée de votre main coupable ; et ces caractères sanglants qui lui servirent de réponse ?...

Mme ALMAVIVA **anéantie.**

Je vais mourir ! je vais mourir !

ALMAVIVA, **avec force.**

Non, non, vous entendrez les traits que j'en ai soulignés ! **Il lit.** « Malheureux insensé ! notre sort est rempli. Votre crime, le mien reçoit sa punition. Aujourd'hui, jour de *Saint-Léon*, patron de ce lieu et le vôtre, je viens de mettre au monde un fils, mon opprobre et mon désespoir. » **Il parle.** Et cet enfant est né le jour de Saint-Léon, plus de dix mois après mon départ pour la Vera Crux.

*Pendant qu'il lit très fort, on entend
madame Almaviva égarée dire des
mots coupés qui partent du délire.*

Mme ALMAVIVA **prie les mains jointes.**

Grand dieu, tu ne permets donc pas que le crime le plus caché demeure toujours impuni !

ALMAVIVA

... Et de la main du corrupteur. **Il lit.** « L'ami qui vous rendra ceci, quand je ne serai plus, est sûr. »

Mme ALMAVIVA **prie.**

Frappe, mon dieu, car je l'ai mérité !

ALMAVIVA *lit.*

« ... Si la mort d'un infortuné vous inspirait un reste de pitié, parmi les noms qu'on va donner à ce fils héritier d'un autre... »

M^{me} ALMAVIVA *priant.*

Accepte l'horreur que j'éprouve, en expiation de ma faute !

ALMAVIVA *lit.*

« Puis-je espérer que le nom de Léon... » *Il parle.* Et ce fils s'appelle Léon !

M^{me} ALMAVIVA *égarée, les yeux fermés.*

Ô dieu ! mon crime fut bien grand, s'il égala ma punition ! Que ta volonté s'accomplisse !

ALMAVIVA, *plus fort.*

Et couverte de cet opprobre, vous osez me demander compte de mon éloignement pour lui ?

M^{me} ALMAVIVA *priant toujours.*

Qui suis-je pour m'y opposer, lorsque ton bras s'appesantit ?

ALMAVIVA

Et lorsque vous plaidez pour l'enfant de ce malheureux, vous avez au bras mon portrait.

M^{me} ALMAVIVA, *en le détachant le regarde.*

Monsieur, Monsieur, je le rendrai ; je sais que je n'en suis pas digne. *Dans le plus grand égarement.* Ciel ! que m'arrive-t-il ? Ah ! je perds la raison ; ma conscience troublée fait naître des fantômes. Réprobation anticipée !... je vois ce qui n'existe pas... Ce n'est plus vous, c'est lui qui me fait signe de le suivre, d'aller le rejoindre au tombeau.

ALMAVIVA *effrayé.*

Comment ! Eh bien ! non, ce n'est pas...

M^{me} ALMAVIVA

Ombre terrible, éloigne-toi !

ALMAVIVA **crie.**

Ce n'est pas ce que vous croyez.

M^{me} ALMAVIVA **jette le bracelet par terre.**

Attends... Oui, je t'obéirai...

ALMAVIVA **plus troublé.**

Madame, écoutez-moi...

M^{me} ALMAVIVA !

J'irai... je t'obéis... Je meurs...

Elle reste évanouie.

ALMAVIVA **effrayé, ramasse le bracelet.**

J'ai passé la mesure... elle se trouve mal... Ah dieux ! courons
lui chercher du secours.

Il s'enfuit.

*Les convulsions de la douleur font glisser madame
Almaviva à terre.*

Scène XIV

Léon accourant, Mme Almaviva évanouie.

LÉON

Ô ma mère !... ma mère, c'est moi qui te donne la mort ! **Il l'enlève et la remet sur son fauteuil évanouie.** Que ne suis-je parti sans rien exiger de personne ! j'aurais prévenu ces horreurs !

Scène XV

Almaviva, Suzanne, Léon, Mme Almaviva évanouie.

ALMAVIVA, *rentrant, s'écrie* :

Et son fils !...

LÉON. *égaré.*

Elle est morte. Ah ! je ne lui survivrai pas.

Il l'embrasse en criant.

ALMAVIVA *effrayé.*

Des sels ! des sels ! Suzanne, un million, si vous la sauvez.

LÉON

Ô malheureuse mère !

SUZANNE

Madame, aspirez ce flacon. Soutenez-la, monsieur ; je vais tâcher de la desserrer.

ALMAVIVA *égaré.*

Romps tout, arrache tout. Ah ! j'aurais dû la ménager.

LÉON *criant.*

Elle est morte ! elle est morte !

Scène XVI

Almaviva, Suzanne, Léon, M^{me}
Almaviva, Figaro accourant.

FIGARO

Eh ! qui, morte ? madame ? Apaisez donc ces cris ! c'est vous qui la ferez mourir. **Il lui prend le bras.** Non, elle ne l'est pas ; ce n'est qu'une suffocation ; le sang qui monte avec violence. Sans perdre de temps il faut la soulager. Je vais chercher ce qu'il me faut.

ALMAVIVA **hors de lui.**

Des ailes, Figaro, ma fortune est à toi.

FIGARO **vivement.**

J'ai bien besoin de vos promesses, lorsque madame est en péril.

Il sort.

Scène XVII

Almaviva, Léon, M^{me} Almaviva évanouie, Suzanne.

LÉON *lui tenant le flacon sous le nez.*

Si l'on pouvait la faire respirer... Ô dieu ! rends-moi ma malheureuse mère !... La voici qui revient...

SUZANNE *pleurant.*

Madame, allons, madame...

M^{me} ALMAVIVA *revenant à elle.*

Ah ! qu'on a de peine à mourir !

LÉON *sanglotant.*

Non, maman, vous ne mourrez pas.

M^{me} ALMAVIVA *égarée.*

Ô ciel ! entre mes juges ; entre mon époux et mon fils ! Tout est connu... et criminelle envers tous deux... *Elle se jette à terre, et se prosterne.* Vengez-vous l'un et l'autre : il n'est plus de pardon pour moi. Mère coupable, épouse indigne ! un instant nous a tous perdus. J'ai mis l'horreur dans ma famille ; j'allumai la guerre intestine entre le père et les enfants. Ciel juste ! il fallait bien que ce crime fût découvert : puisse ma mort expier mon forfait !

ALMAVIVA *au désespoir.*

Non, revenez à vous ; votre douleur a déchiré mon âme. Asseyons-la, Léon, mon fils ! *Léon fait un grand mouvement.* Suzanne, asseyons-la.

Ils la remettent sur son fauteuil.

Scène XVIII

Almaviva, Léon, M^{me} Almaviva, Figaro, Suzanne.

FIGARO *accourant.*

Elle a repris sa connaissance ?

SUZANNE

Ah Dieu ! j'étouffe aussi.

Elle se desserre.

ALMAVIVA *Crie.*

Figaro, vos secours ?

FIGARO *étouffé.*

Un moment ; calmez-vous. Son état n'est plus si pressant. Moi, qui, étais dehors, grand dieu ! je suis rentré bien à propos... Elle m'avait fort effrayé. Allons, madame, du courage.

M^{me} ALMAVIVA *priant renversée.*

Dieu de bonté, fais que je meure !

LÉON *en l'asseyant.*

Non, maman, vous ne mourrez pas, et nous réparerons nos torts. Monsieur, vous que je n'outragerai plus en vous donnant un autre nom, reprenez vos titres, vos biens ; je n'y avais nul droit : hélas ! je l'ignorais. Mais, par pitié, n'écrivez point, d'un déshonneur public, cette infortunée, qui fut vôtre... Une erreur expiée par vingt années de larmes, est-elle encore un crime alors qu'on fait justice ? Ma mère et moi, nous nous bannissons de chez vous.

ALMAVIVA *exalté.*

Jamais ! vous n'en sortirez point.

LÉON

Un couvent sera sa retraite ; et moi, sous mon nom de Léon, sous le simple habit d'un soldat, je défendrai la liberté de notre

nouvelle patrie : inconnu, je mourrai pour elle, ou je la servirai en zélé citoyen.

Suzanne pleure dans un coin ; Figaro absorbé dans l'autre.

Mme ALMAVIVA **péniblement.**

Léon, mon cher enfant, ton courage me rend la vie. Je puis encore la supporter, puisque mon fils a la vertu de ne pas détester sa mère. Cette fierté dans le malheur sera ton noble patrimoine. Il m'épousa sans biens ; n'exigeons rien de lui : le travail de mes mains soutiendra ma faible existence ; et toi, tu serviras l'État.

ALMAVIVA **avec désespoir.**

Non, Rosine, jamais. C'est moi qui suis le vrai coupable ! De combien de vertus je privais ma triste vieillesse !...

Mme ALMAVIVA

Vous en serez enveloppé. Florestine et Bégearss vous restent ; Floresta, votre fille, l'enfant chéri de votre cœur...

ALMAVIVA

Comment ? d'où savez-vous ?... qui vous l'a dit ?

Mme ALMAVIVA

Monsieur, donnez-lui tous vos biens : mon fils et moi n'y mettrons point d'obstacle : son bonheur nous consolera. Mais, avant de nous séparer, que j'obtienne au moins une grâce ! Apprenez-moi comment vous êtes possesseur d'une terrible lettre que je croyais brûlée avec les autres. Quelqu'un m'a-t-il trahie ?

FIGARO **s'écriant.**

Oui, l'infâme Bégearss : je l'ai surpris tantôt qui la remettait à monsieur.

ALMAVIVA **parlant vite.**

Non, je la dois au seul hasard. Ce matin, lui et moi, pour un tout autre objet, nous examinions votre écrin, sans nous douter qu'il

y eût un double fond. Dans le débat, et sous ses doigts, le secret s'est ouvert soudain, à son très grand étonnement ; il a cru le coffret brisé.

FIGARO **criant plus fort.**

Son étonnement d'un secret ? Monstre ! c'est lui qui l'a fait faire !

ALMAVIVA

Est-il possible ?

M^{me} ALMAVIVA

Il est trop vrai !

ALMAVIVA

Des papiers frappent nos regards : il en ignorait l'existence ; et quand j'ai voulu les lui lire, il a refusé de les voir.

SUZANNE **s'écriant.**

Il les a lus cent fois avec madame !

ALMAVIVA

Est-il vrai ? les connaissait-il ?

M^{me} ALMAVIVA

Ce fut lui qui me les remit, qui les apporta de l'armée, lorsqu'un infortuné mourut.

ALMAVIVA

Cet ami sûr, instruit de tout ?...

FIGARO, M^{me} ALMAVIVA,
SUZANNE, **ensemble criant :**

C'est lui !

ALMAVIVA

Ô ! scélératesse infernale ! avec quel art il m'avait engagé ! À présent je sais tout.

FIGARO

Vous le croyez !

ALMAVIVA

Je connais son affreux projet. Mais, pour en être plus certains, déchirons le voile en entier. Par qui savez-vous donc ce qui touche ma Florestine ?

M^{me} ALMAVIVA, *vite.*

Lui seul m'en a fait confidence.

LÉON, *vite.*

Il me l'a dit sous le secret.

SUZANNE, *vite.*

Il me l'a dit aussi.

ALMAVIVA

Ô monstre ! et moi, j'allais la lui donner ! mettre ma fortune en ses mains !

FIGARO, *vivement.*

Plus d'un tiers y serait déjà, si je n'avais porté, sans vous le dire, vos trois millions d'or en dépôt chez M. Fal. Vous alliez l'en rendre maître ; heureusement que je m'en suis douté. Je vous ai donné son reçu...

ALMAVIVA, *vivement.*

Qu'un scélérat vient de m'enlever, pour en aller toucher la somme.

FIGARO, *désolé.*

Ô proscription sur moi ! si l'argent est remis, tout ce que j'ai fait est perdu. Je cours chez M. Fal. Dieu veuille qu'il ne soit pas trop tard !

ALMAVIVA, *à Figaro.*

Le traître n'y peut être encore.

FIGARO

S'il a perdu un temps, nous le tenons : j'y cours.

Il veut sortir.

ALMAVIVA, *vivement l'arrête.*

Mais, Figaro ! que le fatal secret dont ce moment vient de t'instruire, reste enseveli dans ton sein.

FIGARO, *avec une grande sensibilité.*

Mon bienfaiteur ! il y a vingt ans qu'il est dans ce sein-là, et dix que je travaille à empêcher qu'un monstre n'en abuse : attendez surtout mon retour, avant de prendre aucun parti.

ALMAVIVA, *vivement.*

Penserait-il se disculper ?

FIGARO

Il fera tout pour le tenter ; *Il tire une lettre de sa poche. mais voici le préservatif. Lisez le contenu de cette épouvantable lettre : le secret de l'enfer est là. Vous me saurez bon gré d'avoir tout fait pour me la procurer. Il lui remet la lettre de Bégearss.* Suzanne ! des gouttes à ta maîtresse ; tu sais comment je les prépare ! *Il lui donne un flacon.* Passez-la sur sa chaise longue ; et le plus grand calme autour d'elle. Monsieur, au moins ne recommencez pas : elle s'éteindrait dans nos mains !

ALMAVIVA, *exalté.*

Recommencer ? je me ferais horreur !

FIGARO, *à Mme Almaziva.*

Vous l'entendez, Madame ? le voilà dans son caractère ! et c'est votre époux que j'entends. Ah ! je l'ai toujours dit de lui : La colère chez les bons cœurs, n'est qu'un besoin pressant de pardonner !

Il s'enfuit.

*Almaziva et Léon la prennent
sous les bras ; ils sortent tous.*

Acte V

Le Théâtre représente le grand salon du premier acte.

Scène première

Almaviva, M^{me} Almaviva, Léon, Suzanne.

LÉON, *soutenant sa mère.*

Il fait trop chaud, Maman, dans l'appartement intérieur.

Suzanne avance une bergère ; on l'assied.

ALMAVIVA, *attendri, arrangeant les coussins.*

Êtes-vous bien assise ? Eh quoi ! pleurer encore ?

M^{me} ALMAVIVA, *accablée.*

Ah ! laissez-moi verser des larmes de soulagement ! ces récits affreux m'ont brisée ! cette infâme lettre surtout...

ALMAVIVA, *délinant.*

Marié en Irlande, il épousait ma fille ! et tout mon bien placé sur la banque de Londres eût fait vivre un repaire affreux, jusqu'à la mort du dernier de nous tous !... Eh ! qui sait, grand Dieu ! quels moyens...

M^{me} ALMAVIVA

Homme infortuné ! calmez-vous. Mais il est temps de faire descendre Florestine. Elle avait le cœur si serré de ce qui devait lui arriver ! Va la chercher, Suzanne, et ne l'instruis de rien.

ALMAVIVA, *avec dignité.*

Ce que j'ai dit à Figaro, Suzanne, était pour vous comme pour lui.

SUZANNE

Monsieur, celle qui vit madame pleurer, prier pendant vingt ans, a trop gémi de ses douleurs pour rien faire qui les accroisse !

Elle sort.

Scène II

Almaviva, Mme Almaviva, Léon.

ALMAVIVA, *avec un vif sentiment.*

Ah, Rosine ! séchez vos pleurs ; et maudit soit qui vous affligera !

Mme ALMAVIVA

Mon fils, embrasse les genoux de ton généreux protecteur ; rends-lui grâce pour ta mère.

ALMAVIVA, *le relève.*

Oublions le passé, Léon. Gardons-en le silence, et n'émouvons plus votre mère. Figaro demande du calme. Ah ! respectons surtout la jeunesse de Florestine, en lui cachant soigneusement les causes de cet accident !

Scène III

Florestine, Suzanne, Almoviva M^{me} Almoviva, Léon.

FLORESTINE

Mon Dieu ! Maman, qu'avez-vous donc ?

M^{me} ALMAVIVA

Rien que d'agréable à t'apprendre ; et ton parrain va t'en instruire.

ALMAVIVA

Hélas ! ma Florestine, je frémis du péri ! où j'allais plonger ta jeunesse. Grâce au ciel qui dévoile tout, tu n'épouserai point Bégearss ; non, tu ne seras point la femme du plus épouvantable ingrat...

FLORESTINE

Ah ! ciel ! Léon !...

LÉON

Ma sœur, il nous a tous joués !

FLORESTINE, à Almoviva.

Sa sœur !

ALMAVIVA

Il nous trompait ; il trompait les uns par les autres ; et tu étais le prix de ses horribles perfidies : je vais le chasser de chez moi.

M^{me} ALMAVIVA

L'instinct de ta frayeur te servait mieux que nos lumières. Aimable enfant ! rends grâce au ciel qui te sauve d'un tel danger.

LÉON

Ma sœur ! il nous a joués !

FLORESTINE, à Almoviva.

Monsieur, il m'appelle sa sœur !

Mme ALMAVIVA *exaltée*.

Oui, Floresta, tu es à nous. C'est là notre secret chéri. Voilà ton père ; voilà ton frère ; et moi, je suis ta mère, pour la vie. Ah ! garde-toi de l'oublier jamais ! *Elle tend la main à son époux.*
Almaviva ! n'est-ce pas qu'elle est ma fille ?

ALMAVIVA *exalté*.

Et lui, mon fils ; voilà nos deux enfants !

Tous se serrent dans les bras l'un de l'autre.

Scène IV

Figaro, M. Fal, notaire ; Florestine,
Suzanne, Almaviva, Mme Almaviva, Léon.

FIGARO, *accourant, et jetant son manteau.*

Malédiction ! il a le portefeuille. J'ai vu le traître remporter, quand je suis entré chez monsieur.

ALMAVIVA

Ô, monsieur Fal ! vous vous êtes pressé !

M. FAL, *vivement.*

Non, Monsieur, au contraire. Il est reste plus d'une heure avec moi ; m'a fait achever le contrat, y insérer la donation qu'il fait. Puis il m'a remis mon reçu, au bas duquel était le vôtre, en me disant que la somme est à lui, qu'elle est un fruit d'hérédité, qu'il vous l'a remise en confiance.

ALMAVIVA

Ô scélérat ! il n'oublie rien !

FIGARO

Que de trembler sur l'avenir.

M. FAL

Avec ces éclaircissements, ai-je pu refuser le portefeuille qu'il exigeait ? Ce sont trois millions au porteur. Si vous rompez le mariage, et qu'il veuille garder l'argent, c'est un mal presque sans remède.

ALMAVIVA, *avec véhémence.*

Que tout l'or du monde périsse, et que je sois débarrassé de lui !

FIGARO, *jetant son chapeau sur un fauteuil.*

Dussé-je être pendu, il n'en gardera pas une obole ! *À Suzanne.*
Veille au dehors, Suzanne.

Elle sort.

M. FAL

Avez-vous un moyen de lui faire avouer devant de bons témoins, qu'il tient ce trésor de monsieur ? sans cela, je défie qu'on puisse le lui arracher !

FIGARO

S'il apprend par son Allemand ce qui se passe dans l'hôtel, il n'y rentrera plus.

ALMAVIVA **virement.**

Tant mieux ! c'est tout ce que je veux ! Ah ! qu'il garde le reste !

FIGARO **vivement.**

Lui laisser par dépit l'héritage de vos enfants ! ce n'est point vertu, c'est faiblesse.

LÉON **fâché.**

Figaro !

FIGARO **plus fort.**

Je ne m'en dédis point. **À Almaziva.** Qu'obtiendra donc de vous l'attachement, si vous payez ainsi la perfidie ?

ALMAVIVA **se fâchant.**

Mais, l'entreprendre sans succès ; c'est lui ménager un triomphe...

Scène V

Figaro, M. Fal, notaire ; Florestine,
Almaviva, M^{me} Almaviva, Léon, Suzanne.

SUZANNE à la porte, criant.

Monsieur Bégearss qui rentre !

Elle sort.

Scène VI

Figaro, M. Fal, notaire ; Florestine,
Almaviva, Mme Almaviva, Léon.

Ils font tous un grand mouvement.

ALMAVIVA hors de lui.

OH, traître !

FIGARO très vite.

On ne peut plus se concerter ; mais si vous m'écoutez et me secondez tous, pour lui donner une sécurité profonde ; j'engage ma tête au succès.

M. FAL

Vous allez lui parler du portefeuille et du contrat ?

FIGARO très vite.

Non pas ; il en sait trop pour l'entamer si brusquement. Il faut l'amener de plus loin à faire un aveu volontaire. *À Almaviva.* Feignez de vouloir me chasser.

ALMAVIVA troublé.

Mais, mais, sur quoi ?

Scène VII

Figaro, M. Fal, notaire ; Florestine, Almaviva,
Mme Almaviva, Léon, Suzanne, Bégearss.

SUZANNE *accourant.*

Monsieur Bé gé a a a a a a a r s s !

Elle se range près de madame Almaviva.

BÉGEARSS *montre une grande surprise.*

FIGARO, *s'écrie en le voyant.*

Monsieur Bé gear s s ! *Humblement.* Eh bien ! ce n'est qu'une humiliation de plus. Puisque vous attachez à l'aveu de mes torts, le pardon que je sollicite, j'espère que monsieur ne sera pas moins généreux.

BÉGEARSS *étonne.*

Qu'y a-t-il donc ? je vous trouve assembles !

ALMAVIVA *brusquement.*

Pour chasser un sujet indigne.

BÉGEARSS *plus surpris voyant le notaire.*

Et M. Fal ?

M. FAL *lui montrant le contrat.*

Voyez qu'on ne perd point de temps. Tout ici concourt avec vous.

BÉGEARSS *à part.*

Ha, ha !...

ALMAVIVA *impatient à Figaro.*

Pressez-vous ; ceci me fatigue.

Pendant cette scène, Bé gear s s les examine l'un après l'autre avec la plus grande attention.

FIGARO, l'air suppliant,
adressant la parole à Almaviva.

Puisque la feinte est inutile, achevons mes tristes aveux. Oui, pour nuire à monsieur Bégearss, je répète, avec confusion, que je me suis mis à l'épier, le suivre et le troubler partout : À Almaviva. car monsieur n'avait pas sonné lorsque je suis entré chez lui, pour savoir ce qu'on y faisait du coffre aux brillants de madame, que j'ai trouvé là tout ouvert.

BÉGEARSS

Certes, ouvert à mon grand regret !

ALMAVIVA fait un mouvement inquiétant.
À part. Quelle audace !

FIGARO, se courbant, le tire par l'habit.
Ah ! monsieur !

M. FAL

Monsieur !...

BÉGEARSS, à Almaviva, à part.
Modérez-vous, ou nous ne saurons rien.

ALMAVIVA frappe du pied.

BÉGEARSS, l'examine.

FIGARO soupirant, à Almaviva.
C'est ainsi que Sachant madame enfermée avec lui, pour brûler de certains papiers dont je connaissais l'importance, je vous ai fait venir subitement.

BÉGEARSS à Almaviva.
Vous l'ai-je dit ?

ALMAVIVA mord son mouchoir de fureur.

SUZANNE bas à Figaro.
Achève, achève !

FIGARO *soupirant.*

Enfin, vous voyant tous d'accord, j'avoue que j'ai fait l'impossible pour provoquer entre madame et vous la vive explication, qui n'a pas eu la fin que j'espérais...

ALMAVIVA, *à Figaro, avec colère.*

Finissez-vous ce plaidoyer ?

FIGARO *bien humble.*

Hélas ! je n'ai plus rien à dire, puisque c'est cette explication qui a fait chercher monsieur Fal pour finir ici le contrat. L'heureuse étoile de monsieur a triomphé de tous mes artifices... Mon maître ! en faveur de trente ans...

ALMAVIVA, *avec humeur.*

Ce n'est pas à moi de juger.

Il marche vite.

FIGARO

Monsieur Bégearss !...

BÉGEARSS, *qui a repris sa sécurité, dit ironiquement.*

Qui ! moi ? cher ami, je ne comptais guère vous avoir tant d'obligations ! *Élevant son ton.* Voir mon bonheur accéléré par le coupable effort destiné à me le ravir ! *À Léon et Florestine.* Ô jeunes gens ! quelle leçon ! Marchons avec candeur dans les sentiers de la vertu. Voyez que tôt ou tard l'intrigue est la perte de son auteur.

FIGARO *prosterné.*

Ah ! oui !

BÉGEARSS, *à Almaviva.*

Monsieur, pour cette fois encore...

ALMAVIVA *à Bégearss durement.*

C'est là votre arrêt... j'y souscris.

FIGARO *ardemment.*

Monsieur Bégearss, je vous le dois. Mais je vois monsieur Fal pressé d'achever un contrat...

ALMAVIVA *brusquement.*

Les articles m'en sont connus.

M. FAL

Hors celui-ci. Je vais vous lire la donation que monsieur fait...
Cherchant l'endroit. M. , M. , M. , James-Honoré Bégearss...
Ah ! *Il lit.* « Et pour donner à la demoiselle future épouse, une preuve non équivoque de son attachement pour elle ; ledit futur époux lui fait donation entière de tous les grands biens qu'il possède, consistant aujourd'hui, *Il appuie en lisant.* (ainsi qu'il le déclare, et les a exhibés à nous Notaires soussignés) en trois millions d'or, ici joints en très bons effets au porteur. »

Il tend la main, en lisant.

BÉGEARSS

Les voilà dans ce portefeuille. *Il donne le portefeuille à Fal.*
Il manque deux milliers de louis, que je viens d'en ôter pour fournir aux apprêts des noces.

FIGARO, *montrant Almaviva, et vivement.*

Monsieur a décidé qu'il paierait tout ; j'ai l'ordre.

BÉGEARSS *tirant des effets de sa poche et les remettant au notaire.*

En ce cas, enregistrez-les ; que la donation soit entière !

FIGARO, *retourné, se tient la bouche.*

M. FAL *ouvre le portefeuille, y remet les effets.*

Monsieur va tout additionner pendant que nous achèverons.

Il donne le portefeuille ouvert à Figaro qui, voyant les effets, dit :

FIGARO, *l'air exalté.*

Et moi j'éprouve qu'un bon repentir est comme une bonne action ; qu'il porte aussi sa récompense.

BÉGEARSS

En quoi ?

FIGARO

J'ai le bonheur de m'assurer qu'il est ici plus d'un généreux homme ! Ô ! que le ciel comble les vœux de deux amis aussi parfaits ! Nous n'avons nul besoin d'écrire. *À Almoviva.* Ce sont vos effets au porteur ; oui, monsieur, je les reconnais. Entre monsieur Bégearss et vous, c'est un combat de générosité : l'un donne ses biens à l'époux ; l'autre les rend à sa future. Monsieur, mademoiselle, ah ! quel bienfaisant protecteur ! et que vous allez le chérir ! Mais, que dis-je ? l'enthousiasme m'aurait-il fait commettre une indiscrétion offensante ?

Tout le monde garde le silence.

BÉGEARSS, un peu surpris, se
remet, prend son parti et dit :

Elle ne peut l'être pour personne, si mon ami ne la désavoue pas ; s'il met mon âme à l'aise, en me permettant d'avouer que je tiens de lui ces effets. Celui-là n'a pas un bon cœur, que la gratitude fatigue, et cet aveu manquait à ma satisfaction. *Montrant Almoviva.* Je lui dois bonheur et fortune, et quand je les partage avec sa digne fille, je ne fais que lui rendre ce qui lui appartient de droit. Remettez-moi le portefeuille ; je ne veux avoir que l'honneur de le mettre à ses pieds moi-même, en signant notre heureux contrat.

Il veut le reprendre.

FIGARO sautant de joie.

Messieurs, vous l'avez entendu : vous témoignerez, s'il le faut. Mon maître, voilà vos effets ; donnez-les à leur détenteur, si votre cœur l'en juge digne.

Il lui remet le portefeuille.

ALMAVIVA, se levant, à Bégearss.

Grand dieu ! les lui donner ! Homme cruel ! sortez de ma maison. L'enfer n'est pas aussi profond que vous ! Grâce à ce bon vieux serviteur, mon imprudence est réparée. Sortez à l'instant de chez moi.

BÉGEARSS

Ô ! mon ami ! vous êtes encore trompé.

ALMAVIVA, hors de lui,
le bride de sa lettre ouverte.

Et cette lettre, monstre, m'abuse-t-elle aussi ?

BÉGEARSS a lu, furieux, il arrache à
Almaviva la lettre, et se montre tel qu'il est.

Ah ! je suis joué ! mais j'en aurai raison.

LÉON

Laissez en paix une famille que vous avez remplie d'horreur !

BÉGEARSS furieux.

Jeune insensé ! c'est toi qui va payer pour tous, je t'appelle au combat.

LÉON vite.

J'y cours.

ALMAVIVA vite.

Léon !

Mme ALMAVIVA vite.

Mon fils !

FLORESTINE vite.

Mon frère !

ALMAVIVA

Léon, je vous défends... À Bégearss. Vous vous êtes rendu indigne de l'honneur que vous demandez. Ce n'est point par cette voie-là qu'un homme comme vous doit terminer sa vie.

BÉGEARSS fait un geste affreux sans parler.

FIGARO arrêtant Léon vivement.

Non, jeune homme, vous n'irez point. Monsieur votre père a raison ; et l'opinion est réformée sur cette horrible frénésie : on ne combattra plus ici que les ennemis de l'état. Laissez-le en proie à sa fureur, et s'il ose vous attaquer, défendez-vous comme d'un assassin. Personne ne trouve mauvais qu'on tue

une bête enragée. Mais il se gardera de l'oser : l'homme capable de tant d'horreur, doit être aussi lâche que vil.

BÉGEARSS hors de lui.

Malheureux !

ALMAVIVA frappant du pied.

Nous laissez-vous enfin ? C'est un supplice de vous voir.

Madame Almaviva, effrayée sur son siège, Florestine et Suzanne la soutiennent : Léon se réunit à elles.

BÉGEARSS

Oui, morbleu ! je vous laisse ; mais j'ai la preuve en main de votre infâme trahison. Vous n'avez demandé l'agrément de la cour, pour échanger vos biens d'Espagne, que pour être à portée de troubler, sans péril, l'autre côté des Pyrénées.

ALMAVIVA

Ô monstre ! que dit-il ?

BÉGEARSS

Ce que je vais dénoncer à Madrid ; n'y eût-il que le buste, en grand, d'un Washington dans votre cabinet : j'y vais faire confisquer tous vos biens.

FIGARO criant.

Certainement, le tiers au dénonciateur.

FIGARO, tirant un paquet de sa poche ; s'écrie vivement :

Mais voici l'agrément ; j'avais prévu le coup : je viens de votre part d'enlever le paquet au courrier qui arrivait.

ALMAVIVA se relève avec vivacité, et prend le paquet.

BÉGEARSS, furieux, frappe sur son front, fait deux pas pour sortir, et se retourne.

Adieu, famille abandonnée, maison sans mœurs et sans honneur ! vous aurez l'impudeur de conclure un mariage

abominable, en unissant le frère avec la sœur ; mais l'univers
saura votre infamie !

Il sort.

Scène VIII et dernière

Figaro, M. Fal, notaire ; Florestine,
Almaviva, M^{me} Almaviva, Léon, Suzanne.

FIGARO *follement.*

Qu'il fasse des libelles, dernière ressource des lâches ! Il n'est plus dangereux, bien démasqué, et pas vingt-cinq louis dans le monde ! Ah ! monsieur Fal, je me serais poignardé s'il eût conservé les deux mille louis qu'il avait soustraits du paquet. **Il reprend un ton grave.** D'ailleurs, nul ne sait mieux que lui, que par la nature et la loi, ces jeunes gens ne se sont rien ; qu'ils sont étrangers l'un à l'autre.

ALMAVIVA *l'embrasse, et crie :*

Ô Figaro !,... Madame, il a raison.

LÉON *très vite.*

Dieux ! maman, quel espoir !

FLORESTINE *à Almaviva.*

Eh ! quoi, Monsieur, n'êtes-vous plus ?...

ALMAVIVA *ivre de joie.*

Mes enfants, nous y reviendrons, et nous consulterons, sous des noms supposés, des gens de loi, discrets, éclairés, pleins d'honneur. Ô mes enfants ! il vient un âge où les honnêtes gens se pardonnent leurs torts, leurs anciennes faiblesses, et font succéder un doux attachement aux passions orageuses qui les avaient trop désunis. Rosine, (c'est le nom que votre époux vous rend,) allons nous reposer des fatigues de la journée. Monsieur Fal, restez avec nous. Venez, mes deux enfants. Suzanne, embrasse ton mari, et que nos sujets de querelle soient ensevelis pour toujours. **À Figaro.** Les deux mille louis qu'il avait soustraits, je te les donne, en attendant la récompense qui t'est bien due...

FIGARO **vivement.**

À moi, Monsieur ? non, s'il vous plaît : gâter, par un vil salaire, le bon service que j'ai fait ! ma récompense est de mourir chez vous. Jeune, si j'ai failli souvent, que ce jour acquitte ma vie ! Ô ma vieillesse ! pardonne à ma jeunesse ; elle s'honorera de toi. Quelle heureuse révolution ! un jour a changé notre état. Plus d'opresseur, d'hypocrite insolent : chacun a bien fait son devoir. Ne plaignons point quelques moments de trouble ; on gagne assez dans les familles, quand on en expulse un méchant.

LIGARAN 

Papivore ou numérivore ?

Ligaran vous propose
plusieurs formes d'éditions :

- Papier grands caractères
- Numérique gratuite
- Numérique à petit prix

**Retrouvez
notre catalogue
en cliquant [ici](#).**